

[volume 6]

Un rêve



[volume 6]

Un rêve



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles
2013

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

Concours de nouvelles, volume 5 – Pourquoi cette épitaphe ?

Concours de nouvelles, volume 6 – Un rêve

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

Découvrez XM-auteurs sur son site <http://www.xm-auteurs.fr>

*Les œuvres publiées par xm-auteurs peuvent être trouvées sur
<http://www.ebooks-edition.com>*

[volume 6]

Un rêve



PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? ». Puis vinrent les sujets « Horreur ! » et « Pourquoi cette épitaphe ? ».

Ces cinq premiers concours ont chacun fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association ou sur le site : www.ebooks-edition.com.

Sujet et règlement

Le sujet proposé est :

« **Un rêve** ».

Attention : les textes doivent obligatoirement contenir, au moins une fois, les **7 mots** suivants (toutes les déclinaisons et conjugaisons sont admises) :

- Citrouille
- Courtisane
- Gargouille
- Pertuisane
- Savate
- Tournevis
- Vilipender

Afin de faciliter les vérifications, ces mots doivent **se détacher clairement** : au choix gras, couleur, souligné, etc ..

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Les participants sont autorisés à proposer plusieurs textes, mais un seul texte participait au concours.

Notation

Le jury est composé de tous les membres de XMA qui renverront leur grille de notation remplie à l'huissier du concours.

Chacun attribuera une note de 0 à 10 sur les critères suivante :

- Une note globale
- Agrément de la lecture,
- Style, qualité d'écriture,
- Originalité du texte.

Les résultats

Note globale

- 1^{er} : Contribution n°8
Bernard TRIAL – Les deux rêves
- 2^{ème} : Contribution n°12
Olivier COLLAU – Comme une citrouille
- 3^{ème} : Contribution n°15
Silvain CROSS – Vatican III
- 4^{ème} : Contribution n°5
Marcel CASSOU – Du kouglof au désert
- 5^{ème} : Contribution n°9
Stéphane BERREBI – Poetic police

Agrément de la lecture

- 1^{er} : Contribution n°15
Silvain CROSS – Vatican III
- 2^{ème} : Contribution n°8
Bernard TRIAL – Les deux rêves
- 3^{ème} : Contribution n°5
Marcel CASSOU – Du kouglof au désert

Style, qualité d'écriture

- 1^{er} : Contribution n°12
Olivier COLLAU – Comme une citrouille
- 2^{ème} : Contribution n°9
Stéphane BERREBI – Poetic police
- 3^{ème} : Contribution n°8
Bernard TRIAL – Les deux rêves

Originalité du texte

- 1^{er} : Contribution n°9
Stéphane BERREBI – Poetic police
- 2^{ème} : Contribution n°12
Olivier COLLAU – Comme une citrouille
- 3^{ème} : Contribution n°15
Silvain CROSS – Vatican III

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

CONTRIBUTION N°1

Rêve et réalité

Fred Martinet

(au fil des vers coton, et vers laine)



Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant:
Celui de faire un rêve qui me transporte au loin,
définitivement.

Un rêve, fort, puissant, si vrai, si efficace
Qu'il puisse m'emmener dans la réalité,
M'extraire de ma gangue comme on extrait d'un geste
la vis récalcitrante par le bon **tournevis**,
M'ôter à mes **savates**, m'extraire à mes pantoufles,
M'arracher à tous ceux qui ont pour seul génie
Celui de trop savoir toujours **vilipender**;
Un rêve féérique qui saurait transformer
Ma **citrouille** en carrosse de prince des nuées.
Que l'image onirique soit si forte et puissante
Qu'elle me prenne et m'emporte en tornade soudaine
Pour me gazéifier dans l'éther de l'azur;
Comme l'éther dissout une tache d'azur
Dessus la toile peinte qui se retrouve blanche.

Mais la piste d'envol est encombrée d'objets
Hétéroclites et durs qui barrent le passage,
A l'égal du ruban qui roule dans ma tête,
Froissé, enturbanné d'un maelström d'idées.



Je capte le zéphyr qui soufflait en tempête.
J'en emplis mes poumons qui soudain se dilatent
En rond comme un ballon gonflé à l'hydrogène.
Je le souffle très fort de ma bouche en tuyère,
En forme de **gargouille** creusée dans un gruyère,
En un jet très puissant qui vaporise tout.
La vapeur se dégage; la piste devient claire,
Et je prends un élan à choir sur le derrière
Tant j'appuie fermement de mes jarrets d'acier.
Je sens que je pourrais franchir le mur du son
et soudain décoller en écartant les bras...

... Mais deux gardes sont là qui barrent le passage;
L'un de sa hallebarde, l'autre sa **pertuisane**.
Vais-je les aborder de façon **courtisane**,
Ou les éliminer en puissant bulldozer?

Je remplis mes poumons du subtil hydrogène.
Je sens que je m'allège, je marche dans le vide.
Mon corps n'a plus de poids; je m'enlève d'un bond,
En poussée de fusée qui accélère à fond...
... et j'aperçois au loin les deux fourmis soldats,
Tous noirs dans leur cuirasse, hallebarde et pertuisane;
Petits pâtés de sable oubliés sur la plage...

Je me sens enfin libre, dématérialisé.
Je flotte dans les airs. Le globe s'amenuise,
Et le ciel divinise notre planète bleue
Dans un halo sublime nimbé de rayons d'or...
J'attendais ce moment de toute éternité;
Je connais donc l'extase dont nous parlent tous ceux
Qui ont eu à connaître de l'étrange N.D.E...



Mais l'air environnant peu à peu s'amenuise...
... Et mes poumons gonflés en ballon de baudruche
S'enflant en surpression, forte, différentielle,
Explosent en un instant de joie existentielle,
Comme fit en son temps cette pauvre grenouille
Qui voulut renoncer à son air de gargouille...
... Et je deviens un rien, un pur esprit volant...

... Lorsque la gravité qui défia Einstein
Me jette dans mon lit qui craque de surprise.
Par réveil en sursaut, ma tête va frapper
Sur le montant du lit. J'en conçois une bosse,
Qui est bien plus visible que la bosse des maths;
Elle marque la pression de mon inconscient,
Et ma vision du monde ne sera plus la même.
Je laisse libre cours à mon imaginaire,
Ma pensée s'autorise à voler dans les airs,
A saisir les trésors qu'on trouve dans les rêves,
Et prendre du recul sur la réalité.

Mon "rêve familial", proprement "saturnien",
Qui a martelé la "moiteur de mon front blême",
Laisse en mon cœur surpris la trace d'un poème.
Rêve et Réalité sont faits de petits riens.

CONTRIBUTION N°2

Rêver ?

Bernard Triai

Si vous voulez rêver,
Disait le conseiller,
Je vais vous expliquer,
Comment y arriver.
La seule solution,
Il n'y a pas d'autre option :
Achetez pour rêver !
Vous devrez acheter
Des veaux sous leur maman,
Ou du blé dans les champs,
Des anciennes **gargouilles**
Ou des plants de **citrouille**,
Un manoir au Liban,
Des tapis en Iran,
De vieilles **pertuisanes**,
Un séjour en Guyane,
Le quart d'un char d'assaut,
Le coin d'un Picasso !
Achetez ! Achetez !
Achetez pour rêver !
Ne **vilipendez** pas
Les douceurs d'un repas,
La chanson d'un V6
Qu'un coup de **tournevis**
A remis sur ses pattes !
Pas de traîne-**savates** :
Si l'on veut bien rêver,
Il vaut mieux s'activer !
Achetez ! Achetez !
Achetez pour rêver !

Quand il s'est enfin tu,
Je lui ai répondu :
Des veaux et des poulets,
Des tapis, du café,
Moi, j'ai déjà tout ça,
Je n'en achète pas.
Mais je veux bien payer
Ce qui me fait rêver :
Mon rêve : un' **courtisane**
Pas vraiment nymphomane
Pas maigre et pas trop forte,
Qui en plus me rapporte.
Alors le conseiller
M'a vendu sa moitié.

Un Rêve !

CONTRIBUTION N°3

Un rêve

Jean-Gérard Claudon

Par ce joli mois de Mai nous sommes entrés dans la crique du « perroquet vert ». Un beau voilier y était au mouillage. Nous avons jeté l'ancre en lui laissant l'évitement juste nécessaire pour nous permettre d'être proche du rivage. Un restaurant isolé que nous connaissons bien s'offre au regard. Nul marin ne résiste à son invite.

Quelques instants plus tard, nous y faisons connaissance de l'équipage du bateau voisin. Nous avons, de façon naturelle, convenu de nous asseoir à la même table.

Comme nous, ils naviguaient en couple. Ils s'appelaient André et Hélène. L'homme était médecin, grand patron hospitalier. Il avait pris sa retraite depuis peu à la suite d'un léger accident cardio-vasculaire. La femme, qui n'était pas son épouse comme nous le comprîmes plus tard, était une amie manifestement très proche, attentive et très prévenante.

Inévitablement nous avons parlé houle, mauvais temps, tempête, voile, croisière, ports, bref, tout ce qui constitue la vie d'un marin. Néanmoins, notre nouvel ami, André, évoqua également le « château » du début du XIXème qu'il possédait en Périgord.

Inutile de dire que nous n'avons guère pris la parole. Il était intarissable, mais passionnant et d'une grande culture. Nous n'avions nullement envie de l'arrêter.

Hélène, parla peu et semblait beaucoup plus intéressée par la propriété d'André que par la mer. Il l'avait hérité de son père. Il ne s'y était guère attaché. Elle, au contraire, l'aimait beaucoup et y allait toujours avec grand plaisir quand il l'invitait à l'y rejoindre. Elle en

connaissait toute l'histoire depuis sa construction, son occupation par les allemands, sa destruction partielle suivie de son pillage. Il subsistait cependant une petite collection de hallebardes dont une belle **pertuisane** dotée d'un fer en parfait état. Elle s'en était entichée.

Nous sommes retournés à bord, heureux d'avoir passé une bonne soirée avec des personnes aussi agréables. Je me suis allongé un peu brutalement sur ma couchette.

Mon estomac **gargouillait**: l'abus d'huitres et de calamars trop arrosés d'un muscadet sur lie ? Je ne sais ! Très rapidement je me suis endormi... Puis j'ai commencé à rêver...

Nos deux amis nous reçoivent dans leur « château ». Avec beaucoup de munificence ! La femme qui nous accueille, est-elle réellement Hélène ? Elle semble plus jeune que je l'ai en mémoire ! Elle est habillée richement mais de vêtements d'un autre temps. Elle donne une impression de **courtisane**. Serait-ce la réalité ? L'homme est bien André. Il entame une grande conversation, parle de façon méprisante et hautaine. Curieusement il **vilipende** l'ordre des Médecins et le Ministre de la Santé ! Il n'arrête pas et il m'ennuie.

Il vocifère toujours tout en se trouvant soudain devant la **savate** en bois où repose son nouveau bateau prêt à être lancé ! Hélène va lâcher la bouteille de champagne, elle tarde un peu... elle se décide enfin. La bouteille se casse ! L'embarcation dans laquelle, à présent, de façon inattendue et surprenante, je me trouve couché, est secouée lors de sa plongée dans l'eau. La manœuvre n'est pas une réussite. Forte inclinaison à tribord et tangage!

Mais que fais-je ici où je n'ai aucune raison d'être ? Qui est à la commande ? Pourquoi ne m'a-t-on donné aucune information ou directive ? J'entends les vagues un peu plus fortes et même de l'eau qui coule ... et pénètre ! Est-ce toujours un rêve ?

Je sors péniblement de ma couchette, sans arriver à bien me réveiller. J'ai la tête comme une **citrouille** disait ma Grand-mère quand elle avait mal dormi. Mon frère s'amusait à la singer en disant « comme une cucurbitacée » ce qui nous faisait rire. J'ai envie de

m'exprimer de la même façon et ne peux m'empêcher de sourire. Je crois avoir un peu abusé d'alcool !

Mais j'aperçois un trou dans la coque. De l'eau rentre. Plus question de plaisanter !

Je saisis bêtement la trousse à outils et en sors un **tournevis**. Pourquoi un tel engin? Puis dans un éclair de raison : bien sûr, son manche, entouré d'un chiffon me servira d'étoupe ! Exécution. Je pousse l'ensemble dans le trou. Colmatage réussi. Ouf ! J'ai gagné ! Nous sommes sauvés. Je suis extraordinaire !

Pour bien finir l'opération, il faut enfoncer et bloquer la réparation. Pour marteau je prends la pointe de la **pertuisane** située dans la salle d'armes du château de nos nouveaux amis ! Opération parfaite !

Mais pourquoi ai-je en mains ce fer ? Je l'ai pris par mégarde ? Mais nous ne sommes jamais allés chez eux ! Très vite je le remets sans difficultés sur la **pertuisane**. Je ne comprends plus rien. Je suis heureux d'être maintenant dans... ce beau château inconnu. Décidément tout se déroule agréablement mais sans aucune cohérence !

Je suis secoué vigoureusement....

Mon rêve était achevé. Mon équipière bien-aimée me réveillait, tout en me disant :

– Le vent s'est levé. La houle forcit.

Elle avait déjà fait couler de l'eau pour préparer le café du petit-déjeuner. Elle avait espéré que ce bruit me réveillerait, mais il n'avait fait que troubler mon sommeil et je m'étais alors simplement retourné.

Elle continua :

– A présent, je pense qu'il serait sage de lever l'ancre. Nos amis ont appareillé et sont partis depuis une demi-heure environ.

Les mots avaient été prononcés sans peur aucune. Mais un coup d'œil au dehors me fit comprendre que nous devons effectivement quitter notre mouillage sans trop tarder.

Nous avons passé une belle soirée dans cette crique du « perroquet vert ». Je n'aurais pas dû boire autant ! Mais j'avais ainsi vécu un beau et curieux rêve.

Nous ne connaissons pas le nom de nos amis d'un soir... qui n'avaient peut-être pas de château ?! ...mais avaient un joli voilier.

CONTRIBUTION N°4

Crash

Jean Deleplanque

Nous avons été détournés par des Colombiens, et nous nous sommes crashés sur une plage du Triangle des Bermudes. Je frémis à l'idée qu'ils auraient pu être des Inuits. Nous nous trouverions alors sur une plage du Labrador... En décembre !

L'avion a été déchiqueté et répandu sur plus de deux kilomètres de sable où viennent se briser de grosses vagues bruyantes. Au moins il fait chaud ! Je n'ai pas à rechercher mon pardessus dans le magma des valises éventrées qui s'enchevêtrent dans des plaques d'aluminium, des morceaux de sièges et des résidus bleutés de tinette, sur lesquels surnagent des bouts de bras et de jambes.

Il n'est pas étonnant que nous soyons quelque peu stupéfiés.

Nous étions bien au chaud dans la carlingue en train de siroter notre quatrième verre de Veuve Cliquot, lorsqu'il y eut une explosion à l'avant, suivie d'un énorme trou d'air qui fit remonter le snack de saumon au bord de nos lèvres. Le temps de **vilipender** Dieu dans toutes les langues et de nous recroqueviller en vidant le reste du déjeuner, tout a explosé.

S'ils avaient été des Inuits, nous serions en train de grelotter dans la neige durcie, près d'une mer gelée. Quelle panique ! Tandis qu'ici, aux Bermudes, c'est « vacances sous cocotiers ». L'alizé berce leurs palmes, et la mer topaze est transparente. La plage serait magnifique s'il elle n'était pas polluée par les débris de notre Airbus. Des têtes rougies par la chaleur, aux yeux excavés par les mouettes rieuses, ressemblent à des **citrouilles** d'Halloween ; des torsos sont éventrés, des fesses sont dégonflées, des mollets sont crevés ; tout cela voisine avec des morceaux d'écrans et des magazines déchirés dont

j'essaierai de reconstituer les images, pour passer le temps, si les secours tardent trop.

Seuls, ma voisine de droite et moi sommes sortis vivants de ce cataclysme. J'aurais préféré que ce soit celle de gauche. Blonde **courtisane** aux seins protubérants, elle n'aurait pas terminé en **gargouille** sanguinolente au milieu de ferrailles et d'entrailles ; elle serait encore là, attachée comme moi aux seuls sièges encore en état... Mais non, c'est celle de droite qui est maintenant assise, saine et sauve, à côté de moi. Quel dommage !

Sauve, oui, mais saine je ne sais pas. Ses défroques déchirées de protestataire soixante-huitarde attardée, libertaire et lesbienne, qui laissent entrevoir un sein camus et plissé, sont incongrûment noires dans ce décor patriotique de mer bleue, de sable blanc et d'hémoglobine écarlate.

A ma gauche, la pince vicelarde d'un crabe s'en prend au sein de la belle blonde qui est posé en équilibre, comme un couvre-théière, sur mon verre de champagne encore à moitié plein. Je le viderais bien pour me remonter le moral...

Hélas, mon état de choc affaiblit mes réflexes. Le temps que je déboucle ma ceinture pour aller le récupérer, la bestiole a renversé mon verre et traîne son butin sous un rocher. Furieux, j'extrais un **tournevis** de l'oreille d'une hôtesse pour tuer le voleur qui s'escrime à faire rentrer sa proie dans son antre. Il est vrai que le sein d'une blonde plantureuse, même déchiqueté, est moins plat qu'un crabe. Il aurait eu beaucoup moins de mal avec celui de ma voisine de droite...

J'en étais à chercher quelque chose qui ressemble à une **pertuisane** pour piquer ce taré au fond de sa caverne, lorsque cette soixante-huitarde, toujours attachée à son siège, me demanda d'un ton geignard et soumis ce qui allait maintenant arriver.

Ah ! Voilà qu'un accident redonnait de l'importance, voire de l'autorité, à un mâle normal. C'est tout moi, ça ! Intello introverti qui ne pense qu'au sexe au milieu d'une épouvantable décharge de chairs humaines !

Une main devant, une main derrière, je remonte d'un coup sec ce qui reste de mon joli pantalon de velours gris perle acheté chez Cyrillus : "Tu vas bien voir si elle est lesbienne ou non. Tu n'es pas Français, encore vert et champion de pétanque pour rien !"

C'était compter sans l'atavisme du sexe redevenu faible dans l'adversité. Elle a les yeux élargis d'horreur à la vue de ma détermination qui perce à travers ce que deux kilomètres de frottements silicatés ont laissé de mon slip ; elle pousse un hurlement qui couvre ceux des goélands traine-**savates** au bec dégoulinant de lambeaux d'humanité ; elle déboucle sa ceinture et s'enfuit vers l'intérieur de l'île en enjambant poitrines, attachés-cases, abdomens et verres en carton éparpillés sur le sable. Les goélands rigolent et se dandinent d'un pied sur l'autre en me jetant des regards de tartufe ; repus, ils ne cherchent même plus à chaparder les morceaux que les crabes taiseux halent vers leurs tanières.

Bah ! Tant pis pour elle ; il y a plus urgent à faire sur cette île déserte que d'assouvir une libido d'homme moderne, citadin du béton et relié par Internet à la nature.

Il me faut en priorité trouver la boîte noire, le frigo et un slip en bon état !

La boîte noire pour répondre d'un air souverain aux journalistes : « Voyez vous-même ! ». Ils allaient débarquer d'hélicoptère une caméra dans un poing, un sac à dégueulis dans l'autre. Ils allaient repérer l'homo erectus, au milieu d'une morne plaine plus rouge de sang que Waterloo, et lui demander bêtement : "Que s'est-il passé ?". Comment veulent-ils que je le sache, moi qui fantasmais champagnement sur ma blonde voisine de gauche, et qui me retrouve brutalement en train de disputer son téton rose à un crabe vorace ? !

Le frigo est indispensable pour pouvoir sauver le champagne avant qu'il ne se réchauffe et le foie gras avant qu'il ne verdisse au grand soleil des tropiques. Je suis sûr que les crabes et les cormorans, gavés de rognons et de poumons jusqu'à ce que baignent leurs dents du fond, ne me le disputeront pas.

C'est juré ! plus jamais je ne prendrai une ligne d'aviation qui réserve le foie gras pour le snack avant l'arrivée !

Il doit être facile de trouver un slip en bon état dans les bagages de trois cents passagers dont quatre-vingt pour cent sont des hommes d'affaires qui vont passer cinq jours de l'autre côté de l'Atlantique. Un rapide calcul me donne un potentiel de mille, dont il faut cependant retirer ceux des hommes qui portent des caleçons, ou qui ne se changent pas tous les jours ou qui ne changent de slip qu'en changeant de femme.

Encore faut-il que je mette la main dessus avant que les crabes ne s'en emparent. Ils sont de plus en plus nombreux. J'en écrase chaque fois que je mets le pied par terre. Quand ils auront fini de nettoyer les ossements, je suis sûr qu'ils vont s'attaquer aux slips.

Stupide ! « Comment veux-tu qu'un crabe enfile un slip ? Un cormoran à la rigueur, mais un crabe... Un peu de sérieux ! Il est temps de reprendre tes esprits et de rechercher ce qui doit assurer ta survie. »

Je soulevais avec peine un morceau de tronc sans sexe ni seins, encastré dans une table roulante à la tubulure en spaghettis bolognaises, lorsque la voix suave et virtuelle de Dieu se fit entendre à travers le ciel feutré : "Nous avons commencé notre descente vers New-York, nous vous prions de redresser le dossier de votre siège et d'attacher votre ceinture...".

Ma voisine de droite ferma son livre, ma voisine de gauche s'étira d'un charmant mouvement des bras vers le plafond puis tourna la tête vers moi en souriant. Je donnai un grand coup de talon sur le sol pour écraser tous les crabes de mon subconscient, et sortis mon stylo pour ne rien perdre de mon délire.

CONTRIBUTION N°5

Du kouglof au désert

Marcel Cassou

- Oh Marie, ton kouglof est délicieux ! Comment fais-tu pour le réussir ainsi ? lui demanda Madeleine, la douceuse **courtisane**.
- **Vilipendez**-moi si vous voulez, mais j'ai mes secrets et ne vais pas tous vous les dévoiler. Par exemple, au lieu d'œufs de poule, j'utilise des œufs d'oie, légèrement plus gras. Je prends les levures artisanales Strohwasser, et j'ajoute quelques gouttes de jus de **citrouille**.
- Quelle science et quel tour de main ! Félicitations !
- Qui en prendra encore une lichette ?

Le regard de Marie balaya lentement le tour de table. Ce n'étaient que visages repus et épanouis, avec des yeux pétillants de joie dont certains pleuraient lentement des larmes de Riesling.

- Permettez-moi de me resservir. Je mettrai le reste sous vide.
- Il se conserve longtemps ainsi ?
- Quelques jours. Comme je m'envole bientôt pour un trekking dans le désert, il constituera là-bas un excellent dessert pour nous redonner des forces.

Après le départ de leurs invités et les derniers rangements, Marie gagna sa chambre où Joseph, son mari, dormait déjà en ronflant doucement. Elle massa son ventre, qui **gargouillait**, pensant qu'une nouvelle fois elle avait été trop gourmande et que sa dernière part de kouglof aurait pu être évitée.

Le groupe s'était arrêté dans un vallon où le sable était d'une grande finesse. Il était prévu qu'à partir de là ils parcourraient certains contreforts du Hoggar à raison de vingt à vingt-cinq kilomètres par jour. Le dîner avait été frugal mais joyeux. Marie avait proposé son

kouglof en dessert. Tous y avaient goûté et s'étaient extasiés, même le mécano Kader, l'as du **tournevis**. Mais Marie la gourmande l'avait terminé.

Elle avait l'habitude, dans son Alsace natale, de partir se promener de très bonne heure pour admirer la nature et la photographier. Tout au long de ses parcours, elle avait ses points de repère et ses amis. Ici un écureuil l'attendait et elle lui laissait quelques noisettes. Là, une biche la regardait arriver sans crainte. Une fois elle avait réussi à l'approcher vraiment de très près. Qu'elle eût été ravie de lui caresser son museau beige et son petit nez noir !

Alors que l'horizon commençait à s'iriser, elle se leva sans bruit, s'habilla, enfila ses **savates** et s'en alla, l'appareil photo à la main. Grâce à l'humidité (toute relative) de la nuit, le sable était ferme. Elle attaqua en douceur la dune au pied de laquelle le bivouac avait été installé. Cela la conduisit à une barrière rocheuse d'où elle prit quelques photos de leur campement encore endormi. Elle vit le cuisinier, Salah, allumer le feu sur lequel il poserait bientôt les théières du petit déjeuner.

Elle continua son ascension et gagna la crête de la barrière rocheuse. Cette dernière allait en se rétrécissant. Elle était formée de petites plaques de grès qui glissaient sous les pas en rendant un son argentin. De vraies phonolithes. Marie faisait attention en progressant. Une légère descente la mena à une plate-forme sur laquelle poussait un petit acacia. Mystère de la nature ! Elle prit son temps pour le photographier. Contente, elle s'apprêtait à continuer son chemin quand elle vit les branches de l'arbrisseau bouger doucement. Pourtant il n'y avait pas de vent ! Regardant plus attentivement dans la clarté naissante, elle distingua le corps d'un animal, caché derrière l'arbre et immobile. La robe beige clair et le lieu lui firent immédiatement penser à un mouflon. Quel autre animal trouver dans ces montagnes ? Elle s'accroupit et, à tous petits pas, surmontant sa peur, elle s'approcha de l'acacia. Elle eut la certitude que le mouflon, sans s'enfuir, reculait chaque fois qu'elle avançait. « Quand j'avance, tu recules, comment puis-je te fixer sur ma pellicule ? » Cette pensée la fit sourire et même elle se contrôla pour ne point rire. Elle arriva au niveau de l'arbrisseau. A sa gauche le vide, une paroi d'une cinquantaine de mètres, entièrement lisse et qui se prolongeait par du sable. Et devant, à moins de deux mètres : un

splendide mouflon à manchettes, avec des cornes extraordinaires en forme de croissants ! Un seigneur du désert ! Elle se remémora le récit de Frison-Roche réussissant, en 1935, la première ascension de la terrible Garet el Djenoun¹ et y découvrant, sur le plateau sommital, un magnifique « mouflon aux yeux d'or ».

Avait-il des yeux d'or, celui qui se tenait en face d'elle ? Les premiers rayons du soleil levant, en se réfléchissant sur les rochers qui les entouraient tous les deux, la Belle et la Bête, donnaient à ses yeux des reflets très particuliers, une couleur qui inspirait la joie et la chaleur d'un contact possible. Le mouflon ne bougeait presque pas. Par moments il grattait un peu la roche avec son sabot avant droit, doucement, comme s'il lançait un appel amical pour que Marie s'approche encore plus. Elle s'y osa. Elle tendit la main vers le museau de l'animal, qui ne bougea pas. Elle la posa doucement et, par petites touches, caressa le mufle de ce roi des montagnes. Puis elle releva lentement sa main. Le mouflon, dans un geste incroyable, la lui lécha de sa langue rugueuse.

Pour le photographe, Marie se recula légèrement. Son bonheur était incommensurable. Jamais elle n'aurait imaginé avoir cet immense privilège de se trouver nez à nez avec l'un des seigneurs du désert et d'en prendre quelques photos.

Le mouflon recommença à gratter la roche. Marie comprit qu'elle pouvait à nouveau s'en approcher. Elle le fit tranquillement et lui embrassa le front, entre les deux yeux. La bête en secoua la tête de plaisir et, alors, lui tendit la patte. Marie la prit doucement, en caressa le sabot et la manchette.

Ils restaient là, dans cette position incroyable, quand un bruit sec se fit entendre. Ce n'était que le claquement de la portière d'un des véhicules du groupe. Le mouflon, surpris, retira brusquement sa patte. Par réflexe, Marie la serra plus fort et fut entraînée vers l'avant. Ses pieds glissèrent sur les roches. Elle se rendit compte qu'attirée par le vide, elle allait y plonger. Certainement conscient du drame, le mouflon tenta de se glisser sous elle mais ne put arrêter la chute qui s'amorçait. Marie ouvrit la bouche pour appeler au secours mais seul

¹ *Montagne des Génies, montagne sacrée des Touaregs du Hoggar*

un son rauque en sortit. Elle aperçut, au bas de la paroi, la zone de sable où elle allait choir. Des pierres noires et pointues s'y dressaient. Elle s'imagina, telle une disciple cathare, jetée des murailles d'un château sur les **pertuisanes** des soldats catholiques. Bien que paralysée de peur, elle vit dans sa chute, se détachant sur le bleu du ciel, le mouflon qui la regardait. Elle lâcha son appareil photo, étendit les mains pour mieux se recevoir, comme si cela avait un sens, ferma les yeux et attendit la fin de la chute.

– Marie, qu'est-ce qui se passe ?

Joseph, réveillé en sursaut par le bruit, avait sauté en bas du lit et l'avait contourné. Marie était là, à plat ventre, le nez dans la moquette.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? tu as fait un cauchemar ?

Il la retourna. Son nez saignait légèrement.

– Mais dis-moi !

Elle le regarda et, les yeux à peine ouverts, lui murmura :

– Je crois qu'il avait des yeux d'or.

– De qui me parles-tu ?

– Du mouflon.

Joseph se précipita vers la salle d'eau et revint avec une serviette imbibée d'eau froide qu'il lui plaqua sur le visage. Il sentit qu'elle reprenait tous ses sens.

– Redis-moi un peu ce que tu m'as raconté.

– Je ne sais plus. Mais la prochaine fois, je mangerai moins de kouglof.

CONTRIBUTION N°6

Un rêve

Claude-Aimé Motongane

Tout résulte d'un malentendu ! Comment en suis-je arrivé-là ? Pourquoi les avoir suivis ? Tout a commencé avec ces bandes de joyeux drilles frappant sans cesse à ma porte. Difficile d'ignorer au travers de leurs déguisements que c'était la nuit d'Halloween. **Citrouilles**, masques, costumes de toutes sortes sont de la partie. Une **gargouille** avec une voix fluette me tend un panier à remplir de bonbons. Je lui demande d'attendre. Hélas à peine revenu, avec 3 malabars reliquat des passages précédents, je reçois des regards foudroyants. Un gnome me dévisage, puis me **vilipende** en précisant hautainement :

– Pourquoi ce sourire narquois ? Nous ne sommes pas des mendiants, mais des êtres pouvant réserver bien des surprises.

La porte d'entrée est brutalement refermée. Interdit pendant quelques secondes, je pense encore à la véritable raison de mon sourire : l'envie de grappiller un bonbon. Soudain mettant la main à la poche, j'y palpe 20 euros que j'avais oubliés : pourquoi ne pas les offrir à ces enfants ? Ramassant à la hâte mon trousseau de clé, je tente de rattraper les fuyards que je j'aperçois au loin.

Traversant le square, les jeunes semblent converger vers le bois attenant. Ragaillardisé par la distance qui s'est amoindrie, je hèle les bambins. Hélas rien à faire, ces derniers ne fléchissent point le pas. Tout à coup au détour du sentier, plus d'âme qui vive ! Croyant à une partie de cache-cache, je me mets à crier et haut et fort que j'ai un petit cadeau à leur offrir : il est donc inutile de prolonger plus longtemps ce petit jeu. Après une dizaine de minutes à m'époumoner, l'évidence transparait : bien qu'ayant déjà traversé ces bois auparavant en pleine journée, je ne reconnais plus les lieux. Un

silence pesant commence à m'inquiéter. Mû par la lassitude, je tente de faire demi-tour, mais à peine 20 mètres parcourus, un troll d'une main, me barre le chemin avec une **pertuisane** ; puis de l'autre il m'indique au loin une clairière dont je n'avais même pas soupçonné l'existence. L'atteindre semble interminable tant, il me faut marcher. Une fois le dernier bosquet franchis, tel Gulliver me voici en plein Lilliput. Des maisonnettes de petite taille me font face. Alors que je songe encore, voilà qu'apparaît mon gnome ; me pointant du doigt il se met à vociférer à l'encontre d'une foule invisible, que je suis l'auteur d'un crime irréparable. Puis avec une force insoupçonnée, il m'assène un coup de **savate**. Très vite le cauchemar s'accélère. Je suis rapidement maîtrisé par des lutins patibulaires, les uns plus agressifs que les autres. Malgré l'angoisse qui m'étreint, mon cerveau encore lucide m'amène à une triste réalité : qui aurait pu imaginer que parmi les enfants déguisés, déambulant pour la fête d'halloween, s'introduisent parfois de véritables lutins. Si jamais je me sors de cette incroyable histoire, il me faudra alerter aussitôt les autorités, sans oublier les premiers concernés : les parents.

La réalité me rappelle à l'ordre : avec une force incalculable, devant moi un lutin se met à porter de lourdes planches, puis juste muni d'un marteau, d'un **tournevis** et de quelques clous et vis, il s'attelle à construire une robuste cage, qui m'est bien sûr destinée.

Mon gnome sans ménagement me pousse à l'intérieur tout en me glissant à l'oreille :

- Penses-tu encore faire le mariole maintenant ? Ceci n'est qu'un début après l'affront dont nous avons été l'objet !
- Justement j'ai tenté de vous rattraper pour...

D'un geste de la main du gnome, une fermeture éclair me zippe la bouche. Et l'autre de rajouter :

- Ainsi le caquet rabattu, tu ne pourras plus émettre la moindre jérémiade. Comme tu peux le voir nous possédons bien des pouvoirs et tu vas en faire les frais. On vous connaît vous les humains : lorsqu'il s'agit de conquérir une **courtisane** vous savez délier sans limites aucunes, votre bourse ; tandis que lorsqu'on sollicite votre générosité, vous n'affichez plus qu'indifférence. Seul l'intérêt premier guide vos décisions ! Cette nuit ton sort dépendra de notre bon

vouloir. Nous verrons ce qu'il va advenir de toi dans les minutes qui vont suivre, ce sera ton tour de solliciter un bras tendu. Une fois que je me serais exprimé en procureur général, bien des voix seront à mes côtés.

Le troll, que j'avais rencontré plus tôt dans les bois, surgit soudainement puis soulève la cage. A grandes enjambées il me porte au beau milieu du village. Des têtes hideuses sortant d'outre-tombe me dévisagent avec grand étonnement. Pour la plupart, que vient faire cet intrus ici ?

Après un roulement de tambour, celui que je dénommerais être le chef, bien que m'ayant vu, m'ignorant totalement, il se met à parler :

– A tous comme lors de chaque année, je souhaite une joyeuse fête. J'espère que les quêtes aux sucreries vous ont été fructueuses ?

Le gnome l'interrompt :

– Je me dois d'intervenir *Grand Myrmidon*. Le succès n'a pas été au rendez-vous ! L'individu que voici, n'est pas enfermé pour rien. Selon nos règles nous ne pouvons frapper qu'à trois endroits distincts : rien que trois et peu importe la réponse qui en résulte. Cette nuit les deux premières maisons bien qu'éclairées ne nous ont pas ouvert leur porte. Nous comptons donc sur la dernière habitée par ce vilain.

Le chef :

– Soyez bref !

Le gnome :

– Il a bien ouvert sa porte. Après nous avoir observé, il nous demandé d'attendre quelques instants. Nos espoirs, d'une bonne collecte, se sont estompés après l'avoir vu revenir avec un maigre butin de 3 malabars. Et pour comble de notre malheur, notre homme affichait un sourire de circonstance. Nous traiter de la sorte est inqualifiable. J'exige donc en cette nuit, réparation. Quiconque ose se moquer de nous doit en payer le prix !

Le chef :

– Votre colère me paraît surdimensionnée pour si peu. Je connais tous les habitants de notre village, vous êtes reconnus pour votre susceptibilité. Jamais humain n'a foulé notre sol de ses propres pieds. Vous avez volontairement conduit un étranger lors de la seule nuit où nous sommes visibles. Êtes-vous conscient du fait que cet homme pourra ne jamais revenir chez lui si le jour le trouve ici ? D'autre part si nous le laissons rentrer chez lui, que racontera-t-il ? Nos règles séculaires s'appuient sur la cohabitation de deux mondes parallèles. Plus jamais nous ne pourrions participer à une fête d'Halloween ; Une fois alertés tous ceux qui nous accueillaient indifféremment seront bien plus prudents. Je propose malgré tout de libérer cet homme, mais il faudra faire une croix sur nos escapades annuelles : Halloween sera terminé pour nous. Vous les autres que choisissez-vous, punir ce pauvre bougre en cage, briser une vie ou le libérer ?

Deux clans se forment, certains appuient le gnome et d'autres optent pour qu'on le libère. Après un décompte minutieux on constate l'incapacité à départager les deux parties. Soudain le gnome ravi se lève et précise avoir été oublié lors du calcul. Sur ces entrefaites, il ajoute :

Nous avons gagné, je propose de le transformer en rat !

De nombreuses propositions sont évoquées, on opte en définitive à couper la tête du pauvre malheureux. Le chef attristé et impuissant voit le troll ouvrir la cage et attacher le prisonnier. Ce dernier en pleurs se voit la tête positionnée sur un billot. Alors que la pertuisane se lève pour s'abattre sur son coup fragile, l'homme en sursis entend subitement :

– Chéri chéri, réveille-toi, il est déjà plus de 9h. Tu seras en retard au bureau. Tu n'aurais pas dû boire autant de vin hier soir à table !

CONTRIBUTION N°7

Tomber de rideau

Stéphane Kaufman

Sur les tréteaux branlants, Violetta Traviata mourut : sa silhouette gracile s'incurva légèrement, ses yeux s'écarquillèrent, puis, avec la douceur d'un roseau soufflé par le vent, elle s'affaissa. Son corps - vaincu le temps d'une pièce- demeura étendu quelque secondes encore sur la scène. Puis, avec un chuintement caractéristique, le rideau la ravit aux yeux du public.

Une à une, trente longues secondes s'écoulèrent dans un silence de cathédrale. Puis Bérénice Langer surgit d'entre les pans du rideau rouge et miteux pour saluer, la mine inquiète et étrangement résignée de ne pas avoir entendu un seul applaudissement.

La salle était vide.

Les rares spectateurs avaient disparu sans demander leur reste. Ils craignaient sans doute que les artistes ne passent dans les rangées en demandant une obole supplémentaire ; or, ils avaient déjà payé leur ticket et dans cette ville, comme dans toutes les autres, on n'avait plus d'argent. C'était déjà un miracle que quelques villageois fussent venus assister au spectacle. Ailleurs, le théâtre ambulant avait été accueilli à coups de **savates** avec ordre de déguerpir. Des artistes sur une place publique, c'étaient des bouches à nourrir supplémentaires dont les habitants se passaient bien.

Du fond des coulisses, Jérôme Langer regardait sa femme. Sa silhouette immobile au bord de la scène, sa tête baissée, son corps famélique, ses vêtements distendus d'avoir été trop portés, lavés, portés encore. Et surtout, au fond de ses yeux noirs, sa déception insurmontable. Bérénice savait que les spectateurs fuiraient au plus vite (c'était toujours ainsi) mais elle espérait malgré tout, chaque soir,

cette salve d'applaudissements qu'elle n'avait plus entendue depuis des semaines.

Quand Bérénice eut disparu derrière le rideau, Jérôme s'arma d'un **tournevis**, d'un marteau et d'un maillet, et il commença à démonter les tréteaux. Alignés derrière lui –un peu comme les **gargouilles** sur les murs d'une cathédrale- la troupe, immobile l'instant d'avant, se mit au travail. En silence. Le soleil du lendemain les trouverait sur la route.

Les premières gouttes de sueur perlaient sur le front de Jérôme lorsqu'une voix l'interpella :

« Monsieur, je peux avoir la robe ? »

Jérôme s'arrêta, essoufflé, mais il ne se retourna pas. Il savait qui l'appelait : un enfant rachitique aux grands yeux innocents, envoyé par sa mère pour faire l'aumône. Il y en avait eu plusieurs autres dans les villages précédents, qui convoitaient la robe de Violetta. Pour les quelques morceaux de fourrure du col et de l'ourlet, pensait Jérôme, ceux qui seraient utiles pour l'hiver.

La voix répéta « Monsieur, je peux avoir la robe ? » et, en soupirant, Jérôme se retourna.

Sa première pensée fut que ce n'était pas un enfant qu'il avait appelé mais une écrevisse. C'est-à-dire un nain avec un contrepoin écarlate, des chausses vermeilles et un chapeau à larges bords rouges d'où pointaient deux plumes pareilles à des antennes. En soi, un homme ridicule et Jérôme retint à grand-peine l'éclat de rire qui naissait dans sa gorge. Il fit bien, car l'écrevisse était encadrée par deux gardes suisses armés de **pertuisanes** qui semblaient veiller sur lui. Les visages de ces deux-là laissaient entendre qu'on ne se moquait pas impunément du chef.

« Je veux la robe de Traviata » geignit le nain en agitant dédaigneusement la main. Puis après une seconde il ajouta : « S'il vous plaît ».

La question *POURQUOI ?* devait se lire dans les yeux de Jérôme car l'écrevisse ajouta :

« Je n'accepterai pas de refus. Voyez-vous, depuis que Verdi a composé son opéra, ma famille s'intéresse au personnage Violetta. Mon arrière grand-père -que son âme repose en paix-était même tellement fasciné par elle qu'il s'est persuadé de capturer... » il claqua des doigts, comme un prestidigitateur réalisant un tour, «...l'essence de cette **courtisane**.»

Pendant une seconde ou deux, le nain contempla un Jérôme incrédule avec un air satisfait.

« A mon avis, mon aïeul était tombé amoureux d'elle, reprit le nain. Il était tellement fou d'elle qu'il s'est mis en tête de collectionner toutes les robes de toutes les cantatrices et actrices qui l'interpréteraient un jour. Pour lui, ces robes étaient un peu comme les pièces d'un puzzle qui prendrait son sens une fois entièrement assemblé.»

L'écrevisse se gratta la tête et ses gardes y virent le signe qu'ils pouvaient aussi remuer : ils agitèrent les épaules pour les dégourdir.

« Vous voyez, Monsieur, ma famille a consacré sa vie à rassembler les fameuses pièces du puzzle, parce qu'elle défend une Œuvre qui nous dépasse vous et moi. Quand ma quête me permet de rester quelques jours au domaine familial, et que je passe dans les galeries où s'alignent toutes ces robes, encore imprégnées du parfum de leurs actrices... j'ai parfois l'impression d'entendre les voix déclamer ou chanter les paroles de *La Traviata*. »

L'écrevisse avait des yeux fous en disant cela et il termina :

« Vous voyez, Monsieur, j'étais dans la capitale la semaine dernière pour acheter à Maria Callas la robe qu'elle portait à la première de l'Opéra de Paris. Aujourd'hui, je suis chez vous. Votre femme fait partie de mon puzzle, elle m'aide à trouver la clé à ce mystère fantastique que fut *Violetta Traviata*. Sans sa robe pour me rappeler son interprétation, je ne pourrais jamais terminer l'œuvre majestueuse à laquelle ma famille a voué sa vie. »

Le laïus du petit homme était visiblement terminé, et Jérôme le regarda en silence. Puis, toujours sans un mot, il se dirigea vers les coulisses. Il en revint avec la robe qu'avait portée sa femme quelques

minutes auparavant, quand elle s'écroulait sur la scène. D'un geste rude, il la tendit à l'écrevisse avec ces mots émus :

« Oui, ma femme est une Artiste. »

Puis il se retourna le plus vite possible pour se remettre à sa tâche. Dans son dos, le carrosse était sans doute redevenu **citrouille** : l'écrevisse qu'il avait fantasmée avait retrouvé les traits d'un enfant affamé qui ne croyait pas à sa chance. Mais Jérôme n'y pensait pas, pas plus qu'au fait qu'on le **vilipenderait**, dès demain, pouvoir avoir donné à un mendiant la plus belle robe de la troupe.

Dans la tête de Jérôme, le rêve continuait. Sa femme, l'Artiste, participait à une œuvre plus grande et plus belle que la misère.

CONTRIBUTION N°8

Les deux rêves...

Bernard Triai

4 heures du matin, dans l'ombre du porche. Plus que quelques minutes. Je me concentre : surtout ne pas commettre d'erreur !
20 ans que j'attends !
20 ans de vexations et d'insultes.
Mais il va payer, Bill !
Je l'attends.

Bill, c'est le patron du Casino. On le connaissait un peu. C'est un freluquet prétentieux, mais qui paie bien.
Il nous a embauchés, Tom et moi, comme gardes du corps. Faut dire qu'avec notre quintal bon poids, on impressionne assez.
Tom, c'est mon ami de toujours. Lui, il a fait des études, moi, j'ai fait du rugby, mais on s'entend bien. On a fait pas mal de coups ensemble, alors, on se fait confiance.

Au début, ça allait. Bill nous avait à la bonne, il était fier de marcher devant nous, c'était comme si ça le grandissait. Tom et moi, on faisait le tour des salles de jeu, on sortait les « indésirables », on calmait les énervés, on convoyait la recette, bref, un boulot tranquille.

Ça n'a pas duré. Très vite, Bill a trouvé qu'on lui faisait de l'ombre, il s'est mis à nous charrier, à nous traiter de « quart de neurone » ou de « mammoth de banlieue ». On souriait, parce que c'était le patron, mais on n'appréciait pas. Et ça a empiré de jour en jour. On est devenu « deux grosses **citrouilles** », des « Rambo bornés », et autres amabilités.

– Laisse-le nous **vilipender**, me glissait Tom, qui a du vocabulaire. Dis- lui seulement : Oui, Monsieur. L'obséquiosité, ça dilue l'agressivité.

Mais, dans notre tête, à force, on s'est mis à gamberger. On pouvait pas être méprisés sans réagir. Il fallait faire quelque chose.

D'abord, j'ai voulu le frapper. Ça, je sais bien faire.

Mais Tom me calmait :

– Déconne pas, t'as un boulot, faut pas te plaindre !

Alors on cherchait une idée.

Et c'est devenu le premier rêve : on a décidé qu'on allait lui piquer son fric.

Tous les soirs, on reprenait le rêve, on pensait à ce qu'on allait faire avec cet argent, où on allait partir, comment on allait vivre.

On réfléchissait aussi à la façon de piquer l'argent.

Et, tous les lundis, on prenait le 4x4 dans la villa du patron, et on le conduisait jusqu'au siège social, où on le garait. Et on savait que sur le siège arrière, y avait la recette de la semaine. Un joli paquet de pognon !

Ça nous **garguillait** dans la tête, mais on ne faisait rien.

Bill, de son côté, était de plus en plus méprisant, comme la fois où il nous a fait garder la salle de baccarat en tenue de garde suisse, avec des shorts jaunes bouffants et, à la main, une hallebarde, qu'il appelait une **pertuisane** pour faire plus snob ! Vous voyez le tableau ! Tous les clients se marraient en nous montrant du doigt.

Là, on s'est dit : « Tu vas trop loin, mon pote ! ».

Et c'est comme ça que le deuxième rêve est arrivé. On a décidé qu'il ne restait qu'une solution pour venger notre honneur : faire la peau à ce salaud de Bill.

– Kill Bill ! s'est exclamé Tom, en se marrant un peu jaune.

On réfléchissait à tout ce qu'on pourrait lui faire subir. Un petit programme sympa : pour moi, quelques coups de **savate** pour commencer, puis un travail au gaz butane, et pour finir lui planter un **tournevis** dans l'oreille...

Tom, lui, suggérait les supplices asiatiques les plus sophistiqués.

On y pensait tous les jours, améliorant les scénarios possibles, mais sans passer à l'action. Bref, c'était un rêve...

Tom m'a même dit « Le rêve, c'est le luxe de la pensée. » Et il a ajouté, c'est de Jules Renard. Je sais pas qui c'est, mais c'était une belle phrase.

Ça a basculé la semaine dernière, le patron nous a appelés. Ses 70 kilos serrés dans son petit costume de mafioso jouant au parrain, il n'a pas pris de gants.

– Tirez-vous tous les deux, il nous a dit, méprisant. Ça fait 20 ans que vous m'emmerdez. Vous êtes trop vieux, trop cons. Les andouilles, on les vire ! Tirez-vous en vitesse !

Et il a ajouté :

– Allez, ouste ! Débarrassez le plancher, que je reçoive mes courtisans, et surtout mes **courtisanes** ! Si je vous vois demain, je lâche les chiens.

Virés comme deux malpropres ! Tom et moi, on n'en revenait pas. On est rentrés chacun chez soi, le moral dans les chaussettes.

Et j'ai repensé à nos rêves. Je me suis dit : « T'as plus d'excuse, faut y aller ! »

J'ai beaucoup réfléchi, et c'est comme ça que je suis ici, planqué à quatre heures du matin.

J'attends que ce crétin de Bill sorte avec le 4x4, comme je l'ai fait tous les lundis.

Je suis calme, ça fait tellement longtemps que je veux ce fric, c'est comme s'il était déjà à moi. J'ai rien dit à Tom, ça lui fera une surprise.

J'attends Bill.

Je le connais assez, il va faire comme d'habitude, s'arrêter en sortant de la villa et redémarrer en douceur.

Mais je suis là. Avec un silencieux vissé sur mon Colt Commander.

Le portail s'ouvre.

Le 4x4 pointe son museau noir.

Je saute sur le marchepied, ouvre la portière d'une main. Le Colt a jailli dans l'autre. Dans le front de Bill, un trou rond. Il a juste eu le temps d'être étonné ! Paix à son âme !

Je repousse son corps et je me glisse derrière le volant.

Le 4x4 n'a fait qu'une légère embardée.

Voilà ! Bon sang, c'était facile ! Dire qu'on aurait pu faire ça depuis longtemps...

Sur la banquette arrière, les trois sacoches, comme prévu.
D'une main, j'en attrape une et la ramène sur le siège avant.
Je fais sauter le cordon de sécurité, et j'ouvre le sac. Il est plein de liasses de billets : 50, 100, 200 euros ! Il y a toutes les couleurs !
C'est plus beau qu'un tableau de maître !

Ça y est : le fric de Bill, il est à nous !
Il va être content, Tom !
Avec ça, on va pouvoir le réaliser, notre rêve !
Et les projets, pour ma part, j'en manque pas !
Dans ma tête, les images défilent, je me sens détendu, heureux comme un gamin le jour de Noël !
A moi, la vie dorée, les voyages, le soleil, les bagnoles et tout le reste ! Rien ne sera trop beau, j'ai les moyens,

Tout en sifflotant, je regarde la route.
Depuis le temps, je la connais comme ma poche.
A cette heure, il n'y a pas de circulation, mais il faut quand même faire gaffe, rouler prudemment.
Ça serait trop bête de se faire arrêter pour excès de vitesse !
Attention au croisement.
Bien respecter le Stop.
La voie est libre. Je redémarre, tranquille.

Un petit choc à droite. C'est quoi, ce truc ?
La portière s'ouvre. C'est Tom.
Qu'est-ce qu'il fout là ?
Merde, il a son Colt à la main, avec un silencieux !
Tom, Non !
Ce con, il appuie sur la détente...

Fallait pas rêver...

CONTRIBUTION N°9

Poetic Police

Stéphane Berrebi

Acte I Scène I

(la scène se passe dans un somptueux bureau de l'Élysée)

Le Premier Ministre:

Cette situation terrible aujourd'hui me fait peur
Et cause des tourments qui me vont droit au cœur
Nous perdons chaque jour de la part de marché
Car nous manquons trop de « compétitivité »
A ce mal s'en ajoute un bien plus grand encor
Qui nous cause je crois un plus terrible tort :
Le peuple se délite et sa langue se perd
Ecoutez le parler: il parle de travers !
Il parle le verlan, avec des sons barbares
Des meufs des keufs des oufs et autres mots bizarres.
Mettre un terme à cela nous rendra populaires
Et nécessitera bien moins de savoir faire
Qu'une réforme économique douloureuse
Qui pourrait s'avérer pour nous plus dangereuse !

Scène 2 (entre le Président)

Le Premier Ministre:

Monsieur le Président, la crise se confirme
Outre que le budget rentre dans le décors
Et que nous n'avons plus ni de crédit ni d'or,
Comme un géant soudain devenu un infirme
Notre langue, plus douce et plus belle que toutes
S'appauvrit sans retour sous les emprunts divers

Le Président:

Elle aussi !

Le Premier Ministre:

Elle souffre ! elle décline et doute
Et plonge sans espoir dans un terrible hiver
Sans merci! Il faut agir, récupérer nos mots
J'ai ici une liste, et tout ce qu'il nous faut !
Je viens de recruter un très grand flic maison
Pour mener au succès cette grande mission
Plus forte encor que la poétique justice
Oui je viens de créer la poetic police
Son objet sa mission enfin sa raison d'être
Récupérer sans faille une liste secrète
De mots un jour volés sans pitié par les maitres
Par les nantis, par les Khagneux, par les poètes
Au peuple ainsi spolié que nous rétablirons
Et dans sa dignité et son érudition

Le Président

Beau programme il est vrai et réel changement
Mais comment s'assurer qu'ils rendront bien ces mots ?
Je peux anticiper bien des dérangements
Si je devais soudain lever un autre impôt !

Le Premier Ministre

Monsieur le Président, ayez enfin confiance !
Mes flics sont entraînés, ils répètent sans trêve
Ces mots ils les prendront dans le temps de leurs rêves !
Quand les poètes rêvent, ils parlent sans méfiance !
Nous cueillerons leurs mots comme on cueille des fleurs
A rendre à nos Français pour leur plus grand bonheur !

Le Président

Vous m'avez convaincu, vous avez carte blanche
Envoyez la police et même les espions !
Trouvez les mots qu'il faut, c'est une solution
Je sais que vous avez bien du pain sur la planche
Mais au point où j'en suis, pourquoi ne pas tenter
De regagner ainsi ma popularité !

Le Premier Ministre
Monsieur le Président sur l'heur je donne l'ordre
Et j'envoie mes pandores...

Le Président
...Une question Ministre !
Ne tremblez pas ainsi, je ne vais pas vous mordre !
Une liste secrète ? est-elle donc sinistre
Pour mobiliser tant d'augustes moyens
Et rester inconnue du premier citoyen ?

Le Premier Ministre
La liste fut donnée par un homme d'honneur
Président, lui aussi : du groupe X-Mines Auteurs,
Sous le sceau du secret. Je ne peux la nommer.
C'est une indication de quels mots rechercher
Mes limiers les plus fins remuent ciel et terre
Pour enrichir enfin notre vocabulaire !

Acte II Scène 1

(A l'intérieur d'un manoir au sommet d'une falaise face à l'océan, le Poète déclame. Cachés derrière des meubles, l'équipe de la police poétique écoute et prend des notes.)

Le Poète

Une nuit qu'obsédé de pensers révoltants
Hagard, je ressassais "être ou bien ne pas être"
Tandis qu'une tempête enflammait l'océan
De mille éclairs dévastateurs, à ma fenêtre
Assourdi par l'écho des cieux en furie
Je tirais les rideaux verts comme une cétoine
Puis vaincu par une grande mélancolie
Afin de m'endormir je bus une tisane

(le Poète prend une tasse et boit son contenu, puis il se déshabille.)

J'entendis juste avant que je ferme les yeux
La voix d'un ange reprocher qu'au quatrain deux
J'avais abandonné l'alternance des rimes
Masculin Féminin, le plus grave des crimes

Note de Police :

*De l'inspecteur Elvis, extrait d'procès verbal
Nous confirmons ce jour, vraiment il se la pète
Des genres, l'alternance il met souvent à mal
C'est l'ennemi de la police des poètes !*

(Le Poète s'allonge, nu, et ferme les yeux)

Le Poète

Comme en un rêve alors tout mon être emporté
Sembla se détacher de la réalité
Étais-je encore ici ou dans un autre monde ?
Ca y est Chef ! il s'endort ! crie soudain Raymonde
Oui chef ! il dort c'est vrai, lui confirme Suzanne
Et il parle en rêvant, grâce à cette tisane
Qu'on a vraiment bourrée de benzodiazépine
Ce qui devrait d'ailleurs lui redresser la ...

Le Chef Elvis

Silence ! Agent Suzanne, et gardez donc pour vous
Ces mots de **courtisane**' sur son anatomie
Contentez-vous enfin de noter ce qu'il die
Vous avez de la chanc'que j'vous coll'pas au trou!

La Suzanne

Mais quoi patron qu'est-ce j'ai fait pour que
Je me fasse gronder pour une histor'de queue
Et qu'juste parce que son vit lisse pendait
Il fallait que j'me fasse ainsi **vilipender** ?

Le Poète

*Yeux mi-clos, âme errante et coeur encor battant
Je dérivais, corps nu, au fil d'une onde noire
Caressant sans effort l'isthme de ma mémoire
Et ma conscience en fin brouillard s'en allait lentement*

(La police des poètes s'affaire)

Répétez ce quatrain, j'ai pas vraiment compris
Réclama la Susanne à son chef attendri...
Sa conscience, Bordel ! ell' se barr' lentement !
Rappela la Raymond' qu' a du tempérament !

12 cc d'atropine ! et qu'ça saute les poulettes !
Décida le grand chef d'la polic' des poètes

L'atropine alliée au puissant somnifère
Eut sur notre héraut un effet délétère
En dépit du sommeil, tout son corps se raidit
Et les yeux révulsés il poussa un grand cri !

Le Poète

Je suis empoisonné ! et mes sens m'abandonnent
Au fond de mes entrailles plonge une **pertuisane**
Quelqu'un a sûrement trafiqué ma tisane !
Voici que je délire et que je déraisonne !

Des sons étranges font comme un écho funeste

Au carnaval de feu lançant ses oriflammes
De berges asséchées à la voute céleste
D'où tombent lentement comme une pluie infâme

Squelettes, vomissure, et crapauds de l'enfer
Aussi laids que des culs gros comme des **citrouilles**
Tous sortis de la gueule immonde de **gargouilles**
Aux ailes étendues zébrant le ciel de fer...
Dans un dernier sursaut je m'empare d'une arme...

Raymonde

Chef ! Il a dit citrouille, allons, prenons des notes
Et si il bouge encore, on lui met les menottes !

*Mais le poète hélas ouvre tout grand les yeux
Découvrant effrayé devant lui les gendarmes
Et se croyant l'objet d'un complot insidieux
Il cherche à se défendre et trouve un **tournevis**
Avec lequel, horreur!, il assassine Elvis
Alors Suzann' qu'en a trop gros sur la patate
Massacre le Poète à vils coups de **savate**...*

Acte III Scène Finale

(Retour à l'Elysée, dans le bureau du Président)

Le Premier Ministre

Ah quelle tragédie Monsieur le Président !
Les Dieux sont contre nous, sans parler de la presse
Mais qu'est-c'que je déguste ! Et j'en prends plein les dents
Je crains pour mon office et j'ai peur pour mes fesses !

Le Président

Parfois les meilleurs plans des souris et des hommes
Tournent tout de travers et t'en prends plein la pomme
Comme l'a dit déjà le poète Robert Burns.
Moi j'me casse en Correz' car j'en ai plein les burnes !

CONTRIBUTION N°10

Le rêve final

Philippe Thauré

Quel rêve pour ce soir ?

En ce mois de Juin 20xx un colloque surprenant se déroule dans une province francophone de l'Espace européen. Si la Communauté européenne existe toujours, les États sont affaiblis et les entités provinciales ont pris de l'importance. Pour les citoyens, l'espoir d'une vie meilleure s'est peu à peu estompé. La manipulation des idées l'emporte, alors que le domaine conscient de la pensée est de moins en moins personnel. Submergé par une énorme quantité d'informations, dans le temps et l'espace, l'homme a perdu son sens de l'auto-détermination. Il lui reste le rêve, mais pour combien de temps ? Les études cliniques sur le fonctionnement du cerveau sont achevées. On connaît désormais le fonctionnement des interconnexions cérébrales, de la mémoire au mécanisme de prise de décision. Il ne reste que très peu de points obscurs dans l'analyse du mécanisme du sommeil et de l'existence du rêve. La *science orinologique* prétend pouvoir contrôler les phénomènes psychiques qui se produisent pendant le sommeil paradoxal. Imagination, vision, désir, phantasme, chimère et utopie sont-ils contrôlables ?

C'est dans ce contexte que se déroule un colloque au titre évocateur « Quel rêve pour ce soir ? » La brochure des organisateurs rappelle ainsi aux participants l'état des connaissances en *sciences orinologiques*:

« Les informations reçues par l'homme sont stockées dans son cerveau de façon permanente mais à son insu, en état de subconscience. Des études ont permis de dresser la carte des

interactions entre le cortex cérébral à l'extérieur, et les noyaux gris centraux phylogénétiquement plus anciens et plus complexes. Le mécanisme du sommeil est maintenant connu et la genèse du rêve est maîtrisée. »

À l'initiative de notre administration et sous la présidence d'un chercheur réputé en sciences orinologiques, une table ronde se réunit, comprenant différentes personnes à la recherche d'un certain bonheur dans le rêve. C'est le chercheur qui anime la réunion. Il est identifié par un (A) dans le dialogue qui suit.

(A)- Nous passons presque 25 années de notre vie endormis et le rêve est un point central de cette expérience, à l'encontre de l'hallucination et de la rêverie, qui sont vécues à l'état éveillé. Un nouvel appareil du nom de *Minisonge* nous permet maintenant de stimuler notre cerveau pendant notre sommeil. Cet appareil peut programmer un rêve sur nos désirs favoris et même exciter notre créativité. Toutefois les autorités se réservent le droit de contrôler la structure du *Minisonge* pour s'assurer du politiquement correct de notre inconscient et protéger leurs administrés. Ignorons cette contrainte et voyons quels sont nos rêves favoris, en commençant par le plus jeune.

| (L'enfant)- Les contes avec leurs histoires merveilleuses, les chats qui parlent, les princes charmants, les sept nains et cette **citrouille** qui se change en carrosse...

(A)- Cela doit être facile et tu n'auras que des rêves merveilleux. Les monde des adultes est certainement plus exigeant, interrogeons notre historien.

(L'historien)- La passion des études anciennes revit dans le rêve. Je veux revoir en permanence les événements qui ont fait la France au XVème siècle, sujet nombre de mes ouvrages. Les splendeurs du duché de Bourgogne, la malice et les ruses de Louis XI... J'aime même revivre des événements moins glorieux. Je me revois en rêve découvrant dans la plaine de Nancy le corps de Charles le Téméraire dont la tête avait été fendue du sommet au menton par une **pertuisane** suisse.

(A)-Voilà un tableau tragique que notre *Minisonge* peut lire dans votre mémoire, et même y ajouter la page de l'encyclopédie qui permet de faire la distinction entre une hallebarde et une pertuisane.

Le politicien prend alors la parole.

(Le politicien)- Je ne veux qu'un rêve, celui qui me rendra optimiste sur ma réélection. Que le rêve me permette de trouver les mots justes pour convaincre mes électeurs ! Je veux aussi éliminer les souvenirs d'un de mes prédécesseurs, songe-creux politique, qui avait **vilipendé** le premier ministre Villepin. Les injures ne glorifient jamais leur auteur.

(A)- Les autorités font en sorte que vos rêves seront toujours politiquement acceptables. Suivez vos rêves et vous serez réélu. Les artistes ont toujours été influencés par leurs rêves, n'est-ce pas Monsieur le musicien ?

(Le musicien)- De nombreux musiciens prétendent avoir trouvé l'inspiration dans les rêves. Même déclaration chez les peintres. La dernière peinture du Douanier Rousseau s'intitule *Le Rêve*. A son tour, en 1932, Picasso peint aussi *Le Rêve*, et nous pourrions multiplier les exemples. Le surréalisme utilise toutes les forces psychiques de l'inconscient et transforme l'outil le plus simple, comme un **tournevis**, en un objet imaginaire. Le simple amateur de musique veut pouvoir entendre ses airs favoris et les comprendre. Entendre une pièce de J.S. Bach en distinguant les mélodies, les harmoniques, le chevauchement des différentes voix et même les techniques des contrepoints, cela doit pouvoir nous permettre d'être en unisson avec le génie du compositeur.

(A)- Ceci est possible mais il faut que toutes ces merveilles soient mises en mémoire. Beaucoup d'études et de travail seront nécessaires. Le peintre doit se souvenir de la belle **courtisane** pour la retrouver en rêve. L'inconscient ne peut restituer que ce qui a été acquis pendant l'éveil. Historiquement, de nombreuses écritures religieuses font référence au rêve comme guide. Le sujet est compliqué et nous laisserons Saint Augustin à ses rêves lucides. Les psychiatres ont étudié le rêve plus que les autres. A vous le psy.

(Le psy)- Si les rêves ne sont plus aléatoires, il n'y a pas d'avenir pour nous. Nous allons devenir des traîne-**savates**. L'œuvre de Sigmund Freud *L'interprétation des rêves* n'aura plus de valeur sauf pour les bibliothèques. Cela est inacceptable. Nous allons faire campagne contre le *Minisonge*, même si l'architecte des monuments historiques est heureux de retrouver en rêve ses **gargouilles** favorites.

(A)- Laissons aux psy leur droit d'opposition, mais on ne peut pas arrêter la marche en avant de la technologie. Notre diplomate doit déjà envisager de nombreuses applications.

(Le diplomate)- Peut-être bientôt au Moyen-Orient, les Sunnites, les Alaouites, les Chiites, les Druzes, les Juifs, les Chrétiens, sans oublier quelques disciples de Zoroastre, rêveront dans un climat de bienveillance envers leurs voisins, sans les accuser. Nous aurons ainsi gagné la paix. Le même remède pourra aussi bénéficier à de nombreuses autres parties du monde.

(A)- Le *Minisonge* deviendra-t-il, le *Minipaix* ? Terminons avec les ingénieurs. Mais les ingénieurs rêvent-ils ?

(L'ingénieur)- Les ingénieurs rêvent, et il y en a même qui rêvent d'écrire ! L'imaginaire absolu peut féconder les esprits pour trouver demain le fond et la forme d'un nouvel écrit.

(A)- Merci pour votre attention et vos commentaires. Mais je sens chez vous tous la même interrogation :

Si l'on connaît à l'avance le contenu de notre rêve, est-ce encore un rêve ?

CONTRIBUTION N°11

Errances

François Charbonnier

Je suis arrivé au bureau tôt le matin et, comme tous les jours, je suis déjà fatigué. Des piles de dossiers de toutes les couleurs montent jusqu'au plafond sous mes yeux navrés ; je sais que la journée sera longue. Mon chef m'appelant de sa voix douce, je lève la tête de mes chiffres et me tourne à contrecœur vers lui.

Mon Dieu ! Elle est là, à sa place ! Je l'ai déjà vue, cette femme splendide, mais je ne me souviens plus quand. Cheveux roux, lèvres sensuelles, robe d'un pourpre provocant : ô que je la désire, ma courtisane ! Mes yeux rivés aux siens, je lâche mon stylo et m'approche d'elle, lentement, comme si je craignais qu'elle puisse s'envoler. Elle ne bouge pas et affiche un air d'une insolence folle, qui rend mon cœur pareil à une fournaise. Je la prends par la taille et, sans ménagement, fermant les yeux, l'embrasse éperdument. Sa bouche est étonnamment froide. J'ouvre les yeux, constate avec stupeur que je suis en train d'étreindre une **citrouille** et, dans ma surprise, la laisse s'écraser à terre.

Pourquoi donc est-elle partie ? Ah, je le sais ! Elle est corrompue par ses habitudes, par sa vie mauvaise et dissolue ; elle n'a rien à faire ici, avec moi, voilà ce qu'elle se dit ! Mais moi je sais qu'il faut absolument que je la sorte de la fange, qu'il faut que je la sauve !

Aussi je me mets en route. Je ne comprends pas du tout pourquoi mais, sans que je connaisse l'endroit précis où elle se trouve, mes pieds, de façon sûre, me portent vers elle. Mais le temps s'écoule plus vite, me forçant à accélérer. Maintenant je cours dans la rue, tout y est désert et les bouches d'égoût, dont on a volé les couvercles, projettent dans la nuit d'épais faisceaux de lumière.

Je continue à avancer et me retrouve dans la cathédrale, sous les clefs de la nef. Je vois au fond, reposant sur l'autel, une cage pareille à celle d'un perroquet, mais d'une taille autrement plus grande. Dedans, stupéfait, je l'aperçois, elle, si désirable, avec ses longs cheveux d'ébène et sa robe de soirée, toute noire, vertigineusement décolletée dans le dos. Ses yeux admirables brillent, pareils à des diamants, et je n'en peux détacher les miens.

Des gardiens, que j'avais pris pour des statues, s'animent soudain et m'entourent alors que, tétanisé, je n'ai le temps de rien faire. Sous la lumière incohérente des vitraux, ils convergent lentement vers moi sans rompre leur cercle hypnotique, l'air mauvais, la peau tannée et maculée de cicatrices, pointant dans ma direction leurs menaçantes **pertuisanes**. Un capitaine échevelé a pris place dans la chaire, revêtu d'une tunique rapiécée. Un projecteur est aussitôt braqué sur lui, et le voilà qui s'agite, lance des imprécations, pointe du doigt la femme encagée en me jetant des regards fielleux. Un instant il s'arrête, hagard, puis, brandissant convulsivement ses deux bras vers le ciel, se met à admonester les gardiens en hurlant.

« Tuez ce malandrin ! Tuez ce pitoyable avorton ! Vous le voyez, il se vautre dans l'erreur et le stupre ! Ne baissez pas votre garde, chiens, fouillez plutôt ses entrailles de vos lames d'airain, et déployez-les soigneusement sur une corde à linge jusqu'à ce que le cuisant soleil en fasse du saucisson sec ! »

Sans crier gare, des **gargouilles** surgissent des murs et se mettent à cracher des colonnes de lave enflammée, embrasant le sanctuaire de leur lumière de soufre. Il ne fait pas plus chaud pour autant, au contraire, et une sensation glaciale se répand en moi depuis ma nuque jusqu'aux extrémités de mes membres alors que je vois mes assaillants, imperturbables, se rapprocher toujours davantage.

Prenant mon courage à deux mains, je sors de ma poche un revolver et m'aperçois, dépité, que je me suis en fait emparé d'un **tournevis**. Je le lance au loin, plein de rage, et constate à mon extrême confusion qu'il s'en va transpercer l'œil du capitaine. Mais ce n'est pas le moment pour s'excuser, je dois faire face au danger et, me souvenant de mes cours de **savate**, je parviens à éviter les hallebardes des gardiens puis à les leur arracher. Ils se dissolvent alors dans le noir, en un mystérieux bruit de castagnettes.

Le capitaine, dignement drapé dans sa redingote, s'est quant à lui mis à prêcher d'une voix nouvelle, douce et chaleureuse, le **tournevis** toujours encastré dans la tête. Je m'assieds sur une chaise pour l'écouter avec déférence. Son ton devient cependant de plus en plus passionné et, bien vite, l'homme s'emporte et en vient aux invectives.

« Nous n'aurons jamais de mots assez durs pour **vilipender** la femme adultère ! mugit-t-il. Il faut passer aux actes ! Que celui qui a déjà pêché lui jette la première pierre ! »

Pris d'une irritation soudaine, je me lève en renversant bruyamment les bancs et, hurlant pour ne plus entendre le discours du capitaine, cours à la chaire pour y mettre le feu. Je sors alors un vieux briquet qui ne veut tout d'abord pas s'allumer, ce qui me met vraiment hors de moi, mais je m'acharne avec obstination ; enfin le briquet s'allume et le bois s'embrase, instantanément.

Depuis le quai où je me trouve, je regarde avec un sourire de triomphe partir à l'horizon la barque enflammée sur laquelle se tient, debout, l'insupportable orateur qui porte à présent des vêtements d'enfant. Il prêche et vocifère encore, et ses cheveux hirsutes partent un à un en cendres. Un somptueux feu d'artifice est alors tiré du grand phare pour fêter l'événement, et les cieux se couvrent de myriades d'étincelles allant crever les nuées.

Mais moi, je n'ai pas encore de quoi me réjouir tant que je ne l'ai pas sauvée, ma courtisane !

Tournant le dos à l'océan, je me mets à traverser un vaste champ de citrouilles s'étendant à perte de vue. Je marche encore et encore, m'appuyant sur une canne grêle qui à chaque pas plie dangereusement sous mon poids. Sur le chemin, je croise tout à coup un arbre sans branches mais plein de feuilles en suspension, auquel est accrochée une balançoire immobile. Je frissonne ; ce spectacle a quelque chose de sinistre.

En regardant mieux, je réalise que le sol sur lequel je marche est en fait le dos d'un nuage, et que les innombrables citrouilles ne sont rien moins que ses volutes moutonneuses, éclairées par les rouges

rayons du soleil couchant. La sensation ouatée du nuage sur mon pied est délicieuse, et c'est d'un cœur léger que je m'arrête, portant mon regard tous azimuts pour me repaître de la splendeur irréaliste du céleste paysage. D'autres nuages rougeoyants planent autour de moi, majestueux comme des continents, et en tournant encore la tête je découvre une vision plus bouleversante encore.

Sur une chaise d'argent est assise ma fascinante courtisane. Vêtue d'une gracieuse robe blanche sur laquelle s'épandent ses longs cheveux dorés, elle me regarde, et ses yeux verts sont aussi profonds que l'oubli.

Tous deux dans le nuage nous sommes face à face. Elle sourit de sa bouche ravissante, et je suis soufflé par tant de beauté. Puis, en riant d'un rire pur, elle me présente avec un geste désarmant un coussin de velours sur lequel est posé un miroir opaque.

Comme je m'approche un reflet se forme dans la glace, le reflet d'un homme à la mèche grotesque, la face barrée d'un sourire affecté, et les traits empreints d'une morgue indicible. Le front moite, je lève mes yeux vers ceux de la jeune femme, qui, laissant de nouveau aller son doux rire innocent, me tend sa main d'ivoire avec un inexprimable abandon. Sous nos pieds le nuage se fend en une pluie suave, tandis que, plus bas que terre, retombe le miroir.

CONTRIBUTION N°12

Comme une citrouille

Olivier Collau

« - La seule solution, c'est d'ouvrir.

- Et... on ouvre ça comment ?

L'homme l'avait regardé avec une neutralité inquiétante avant de répondre :

- Le plus simplement du monde : on coupe le haut et on décalotte.
Comme une **citrouille**. »

Allongé sur le dos, il repense à cette conversation déconcertante qu'il a eue quelques semaines auparavant. *Comme une citrouille* : c'est effrayant ; cela n'a cessé de le travailler depuis. Car le farfrelu qui lui a fait cette proposition n'est autre qu'un éminent spécialiste, une sommité mondiale dans l'étude du cerveau et de ses mécanismes. Et la citrouille en question, c'est son crâne.

Il referme les yeux.

On s'est rendu compte tardivement qu'il présentait une pathologie inédite. Elle lui vaut désormais d'être étudié comme un objet scientifique :

Il ne rêve pas.

Jamais il n'a lâché prise au cours de son sommeil, jamais son inconscient ne l'a projeté dans une autre réalité. Ses nuits ne sont qu'un vide abyssal. Un trou sans fond. Longtemps il a cru que seul le souvenir du rêve lui faisait défaut dans les brumes du matin. Puis il a compris que c'était bien la matière première qui manquait cruellement. Il a alors passé des IRM, qui ont confirmé l'activité nulle de son cerveau au cours de son sommeil ; phénomène qui a enthousiasmé tout le monde, sauf lui. Depuis toujours, seul le néant peuple ses nuits, en unique compagnon éphémère.

Il ne parvient pas à se décontracter. Cela lui ferait pourtant du bien, mais une image terrible le hante : celle de son corps surmonté non pas de sa tête mais d'une citrouille, que soudain un objet contondant vient frapper : une dague, une épée, une **pertuisane**, peu importe puisqu'un sang épais et luisant s'écoule du fruit. Il tremble, il a froid. Il réalise qu'il est à demi nu et que le drap ne suffit pas à le réchauffer.

Un homme sans rêve ; peut-être le seul en ce monde. Quand d'autres vivent la nuit des histoires fantastiques, des aventures colorées et des situations impossibles, lui ne reçoit en écho qu'un assourdissant silence. Son existence est mise entre parenthèses chaque nuit qui passe ; et ça le ronge à petit feu. Il payerait cher pour avoir le droit de rêver, rien qu'une fois dans sa vie. S'évader de son enveloppe charnelle et devenir un autre lui-même. Ces derniers temps il ne pense plus qu'à ça, jusqu'à l'obsession. La conversation avec le spécialiste a ouvert une voie nouvelle, une brèche dans l'inexorabilité de son sort.

Malgré le froid ambiant il transpire, il ne se sent pas très bien. Ressasser tout cela le perturbe, car il n'en peut plus, tout simplement. Tous, avec leurs avis éclairés et leur compassion déplacée, appuient là où ça fait mal. Qui peut comprendre la détresse que représente le vide nocturne ? Qui n'a jamais eu peur que cette nuit qui passe soit la dernière ? Pour lui chaque coucher s'apparente à une petite mort.

Il a confié sa douleur croissante à sa compagne, celle avec qui il partage ses nuits (jamais cette expression n'a eu tant de sens). Elle d'habitude si compréhensive, si empathique, presque trop **courtisane** à son goût, n'a rien trouvé de mieux à dire à l'évocation d'une intervention chirurgicale pointue :

« – A quoi bon ? Que veux-tu qu'ils fassent ? En plus **ça va te** coûter un bras ! »

Elle l'a **vilipendé** d'en faire toute une histoire, excédée par son obsession, lui assurant qu'il y a sur Terre des gens bien plus malheureux que lui. Cela n'a fait qu'attiser sa colère et alimenter sa détermination à tenter l'expérience malgré les risques encourus.

Il divague, il perçoit comme des voix lointaines, étouffées, dans son crâne. Est-il sûr de son choix ? Au fond il n'en sait rien. Elle a raison : que feront les médecins ? Qu'est-il seulement possible de faire ? Existe-t-il quelqu'un en ce monde qui sache insuffler des rêves à un cerveau malade d'en être sevré ? Dans la bouche du spécialiste cela

semble si simple : on ouvre, on inspecte, on corrige, on referme. Une opération en quatre temps, une mécanique bien huilée. Il a même ajouté, dans un sourire espiègle : « Ni vu, ni connu, j't'embrouille ». Le *j't'embrouille* était de trop.

Mais on corrige quoi, au juste ? Où se trouve physiquement, géographiquement, l'endroit des rêves ? Il s'imagine une boîte, comme la petite boîte en fer blanc de son enfance dans laquelle il rangeait ses secrets et ses trésors, enfouie quelque part dans son cortex cérébral. Une boîte de Pandore bien dissimulée. S'ils la trouvent, sera-t-elle fermée à clef ? Dans ce cas ils sauront bien l'ouvrir avec un de leurs outils savants, un de leurs **tournevis** sophistiqués, et les rêves enfermés là depuis toujours seront libérés et jailliront dans sa tête. Il faudra qu'ils prennent garde à ne pas les laisser s'échapper hors de son crâne, ce serait trop bête. Ou, bien pire, cette boîte sera-t-elle complètement vide ? Alors il faudra bien que l'un d'entre eux la remplisse. Avec le plus grand soin, jusqu'à ras bord. Qu'il y mette ce qu'il veut, pourvu que la boîte à rêves se retrouve pleine comme un œuf.

A demi comateux, il voit et ressent soudain des choses : un paysage paré de vert et d'or, à n'en plus finir, des arbres multicolores au feuillage duveteux, un ciel azur, un soleil étincelant, des senteurs enivrantes de jasmin, de poire fraîche et de miel mêlées. Des nénuphars jonchant le sol, des flocons de neige turquoise si fins qu'ils pénètrent sa peau et lui délivrent une chaleur apaisante. Le bruit cristallin d'un ruisseau s'écoulant joyeusement caresse ses oreilles, alors que ses pieds s'enfoncent dans une herbe douce comme du satin. Des petits anges volettent autour de lui, c'est merveilleux... Puis le noir complet.

Il est sous le choc : vient-il de connaître le début d'un rêve ? Son esprit lui a-t-il esquissé les prémisses d'un monde onirique ? Ce qu'il vient de vivre est incroyable.

Vite, il replonge dans ses pensées et tente de retourner à sa rêverie, qui lui a laissé en tête comme un goût de paradis. Mais il n'y parvient pas : la prairie enchanteresse échappe à son imaginaire, il n'y a plus de ruisseau, et malgré tous ses efforts il ne réussit à remodeler des angelots qu'une vague forme rosâtre. Plus il se bat, plus les images le fuient. Un supplice de Tantale se déroule à huis clos dans sa tête. Il abandonne. Mais l'espoir, immense, vient de naître et s'est ancré au plus profond de lui. L'homme sans rêve est-il guéri ?

Son ventre **gargouille**, il a faim, il a soif ; il a envie de se lever et de partir. Il entend à nouveau les voix, beaucoup plus proches cette fois-ci. Il se décide à ouvrir les yeux pour de bon et ne peut retenir un hoquet d'effroi en découvrant les personnes qui s'affairent autour de lui. Ils sont une dizaine, portant blouses blanches, masques et charlottes. L'anesthésiste, celle qui l'a accueilli à son arrivée tout à l'heure, s'approche de lui et lui souffle :

« – Respirez bien fort et... faites de beaux rêves ! »

Elle lui sourit en plaçant le masque sur son visage, avant qu'il ne puisse esquisser le moindre geste.

Le gaz investit immédiatement l'intégralité de son arbre respiratoire et, alors qu'il se sent partir, sa dernière vision est celle d'une citrouille décalottée.

Cauchemardesque.

CONTRIBUTION N°13

Dîner aux chandelles

Daniel Bonnici

«Ho ho ! Il y a quelqu'un? » Malheureusement, il n'y a personne pour me répondre. Je dois être dans les cuisines du château mais il fait nuit et je n'ai pour m'éclairer que cette petite lampe à manivelle, cadeau de mon fils aîné qui commence à développer une conscience écologique pour le plus grand bonheur de sa mère.

Une table immense en bois massif est dressée, prête pour accueillir un grand nombre de convives. Dans la cheminée, des restes de bûches sentent encore la fumée.

Mais que diable fais-je ici à errer depuis un temps infini dans les dédales de ce château inconnu ? Je suis seul dans ce monument dont les pierres lui authentifient un âge fort avancé ; l'ancêtre a bien cinq cents ans ce qui susciterait dans d'autres circonstances le respect et l'admiration. Pour l'heure, je me sentirais mieux sur mon canapé à lire l'ouvrage captivant de Dominique Rijnbroek, « La Survivante » en écoutant la cinquième symphonie de Beethoven.

Ici, il n'y a pas un bruit. L'épaisseur des murs semblent m'isoler du reste du monde. Je suis dans un autre univers où seuls des corps célestes semblent habiter discrètement ce domaine. Peut-être s'amuse-t-ils de cet intrus esseulé et presque au bord du désespoir. Je dois pourtant trouver ... une clef et la porte correspondante selon les instructions écrites sur le papier que j'ai trouvé dans le vestibule du château.

Je me demande si je ne suis pas en train de vivre un rêve. Sans doute vais-je me réveiller auprès de Caroline, rassuré par son odeur et la douceur de sa peau. Aie ! Mon pied vient de heurter une grosse **citrouille** qui a failli me faire trébucher. Il y a là de quoi faire une

bonne soupe pour tous ces convives imaginaires. Au mur est accrochée une quantité impressionnante de casseroles en cuivre toutes rutilantes. J'explore encore. Sur une table, plusieurs chandeliers à sept branches soutiennent des bougies toutes racornies. En-dessous sont rangés des ustensiles de cuisine dans un tiroir bien difficile à ouvrir. Une tapisserie expose une scène de chasse ; elle a l'air d'être aussi âgée que son hôte de pierre.

Je sors de la salle et trouve l'escalier en colimaçon dont les marches sont larges et légèrement creusées en leur milieu. Je ne suis pas encore allé dans ce qui semble être une tourelle. L'escalier est interminable ce qui m'en donnerait presque le tournis.

Enfin, me voilà face à une porte qui s'ouvre dans un long grincement. Il faut dire qu'elle n'est pas toute jeune et qu'elle manque sans doute d'un bon graissage. N'y a-t-il donc pas d'homme d'entretien ici qui veille à la maintenance des équipements ?

Avec une légère appréhension, j'entre dans ce que je perçois être une chambre. En remontant la manivelle de ma lampe, j'observe le lit à baldaquins, recouvert d'un dessus de lit brodé vert et rose. Au pied, gît une carpette sur laquelle une paire de **savates** semble attendre un hypothétique dormeur.

En me retournant, je retiens un cri : derrière la porte se trouve une silhouette ! Mon Dieu, il y a quelqu'un dans cette pièce, armé d'une **pertuisane**, casqué tel le chevalier d'Eon. J'esquisse un mouvement de défense appris lors de mes cours de tai-chi-chuan mais mon adversaire se révèle inerte, figé depuis longtemps au vu de la poussière qui le recouvre. N'y a-t-il donc pas non plus de personnel pour faire le ménage ici ?

Je repousse la porte et décide de continuer l'exploration de la tour. Dans l'escalier, l'air frais du dehors se fait sentir. Je constate que je ne me suis pas habillé assez chaudement mais j'étais loin d'imaginer un telle embrouille moyenâgeuse. Quand mon frère m'a amené devant la grille du château, je ne pensais pas que j'y resterais des heures. D'ailleurs je commence à en avoir marre de courir après cette clef énigmatique dans une bâtisse déserte où je m'y crée des frayeurs. Je n'ai même pas la possibilité de téléphoner puisque

depuis le début de l'après-midi, mon téléphone portable a bizarrement disparu.

J'arrive enfin au sommet de la tour crénelée d'où semblent vouloir s'échapper quelques **gargouilles** effrayantes. Suspendues dans le vide, elles ouvrent des gueules menaçantes garnies de dents acérées. Je me sens curieusement protégé par ces créatures tout en dominant le paysage nocturne d'une campagne que j'imagine verdoyante. Si j'avais vécu au quinzième siècle, j'aurais peut-être été un riche seigneur venant ici en compagnie de quelque jolie **courtisane** avant de partir à la chasse dans les forêts aux alentours.

La vue d'une clef entre deux créneaux me ramène à une réalité toute subjective tant il me semble être prisonnier d'une fiction qui m'est imposée. Je saisis la grosse clef et redescend lentement l'escalier.

Mon frère qui connaît mon intérêt pour les vieilles pierres et les clefs - j'en fais la collection- m'a laissé là en me disant que je trouverais ici mon bonheur. J'étais soit disant attendu par le propriétaire du château. J'avoue que j'étais plutôt enjoué à l'idée d'entrer dans ce monument qui me rappelle celui dans lequel ma mère est née en pays saintongeais. J'en garde quelques souvenirs puisque j'y allais en vacances lorsque j'étais tout jeune avant qu'il ne soit malheureusement vendu.

Arrivé devant les cuisines, je décide d'enquiller l'aile opposée et traverse une grande salle. A l'intérieur sont accrochés de nombreux trophées de chasse. Je ne me sens pas vraiment à mon aise sous le regard des sangliers, chevreuils et autres bestioles abattus froidement par quelque chasseur fier de l'être dont je ne partage absolument pas la fougue meurtrière.

J'arrive dans un long couloir qui m'impressionne. Sur la gauche, des fenêtres immenses autorisent la vue sur une cour intérieure. A droite, je distingue une succession de portes dont l'une d'elle laisse s'échapper un filet de lumière. Le châtelain m'y attendrait-il enfin ? Ne pouvait-il pas se présenter à l'entrée quand j'ai agité la clochette pour signaler mon arrivée ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je sens monter en moi la colère qu'il me sera difficile de contenir quand je serai face à l'individu sensé occuper cette salle.

Je frappe nerveusement à la porte et n'ai pour seule réponse qu'un silence angoissant. J'essaye de l'ouvrir en vain. J'introduis alors la grosse clef dans la serrure mais elle refuse de tourner. C'en est trop ! Je me surprends à **villipender** haut et fort ce château et son propriétaire, mon frère qui m'a amené ici, ces vieilles portes qui ne veulent pas s'ouvrir. Tout en hurlant, j'actionne la clef qui demeure rétive à mes intentions. Il me faudrait des outils, un **tournevis** mais je n'ai rien sur moi, pas même un couteau.

C'est alors que la porte s'ouvre de manière inespérée.

Dans la salle, ils sont tous là, mon frère, ma femme, mes enfants, mes amis, Bertrand, Régine, Jean et tous les autres. Ils sont aussi joyeux que je suis hébété, interloqué, abruti et crient d'une seule et même voix « Joyeux anniversaire! ». Alors un monsieur âgé que je ne connais pas s'avance vers moi et me dit, l'air très digne : « Soyez Monsieur le bienvenu en mon château de la Roche Percée, vous êtes tous ici ce soir mes convives et je vous invite à poursuivre la fête aux cuisines où un repas va vous être servi. »

Alors, j'entends une voix, plus jeune cette fois : « Papa, papa, pour ton anniv, on va au restaurant ce soir ? » J'ouvre les yeux et constate que je suis bel et bien dans mon lit. « Allons dîner aux chandelles à La Clef de Voûte, mon fils. Cela me fera plaisir ! »

Quel drôle de rêve tout de même...

CONTRIBUTION N°14

Un rêve trop parfait

Franck Lirzin

Ce devait être simple comme bonjour. Une **courtisane** emprisonnée dans la plus haute tour du château de son oncle maléfique. Quelques **gargouilles** à étripper et gardes à **vilipender** pour parvenir jusqu'à elle et la sauver. Un jeu d'enfant.

Il était bien arrivé jusqu'à la chambre de la demoiselle. Une petite chambre circulaire, avec un grand lit à baldaquin. Il faisait nuit, et seules les braises de la cheminée lançaient dans la pièce leurs figures dansantes. La princesse était bien dans son lit, ses cheveux blonds étendus circulairement autour de son visage. Mais, à côté d'elle, il y avait ce gros type. Un colosse du genre Goliath qui ronflait comme un tracteur.

Il avait paniqué. En voulant se retourner pour fuir, son pied avait heurté le casque du molosse. Le bruit de métal avait réveillé ce dernier. Il avait senti peser sur lui le regard interrogatif et malsain d'un homme qui n'aimait pas être réveillé. Et encore moins par un intrus. Il avait descendu l'escalier à toute allure. Sans prendre le temps de respirer. Il avait senti l'air. La sortie dans la cour. Et un coup dans le bas-ventre. Il s'était arrêté. Quelque chose brillait sous la lumière de la lune. Du métal. Une lame. Dans son ventre. Un garde tenait une **pertuisane**. La douleur ne venait pas.

Instinctivement, réflexe de **savate**, il porta un coup de poing net dans le nez du garde. Se dégagea, et tituba dans la cour.

Il porta la main à son ventre. Chaud. Humide. Du sang. Sa vue se brouilla. Il tituba dans l'air frais de la nuit.

Le géant de la tour hurlait à s'en faire éclater les poumons. Partout dans le château se réveillaient les gardes. Dans quelques minutes ils seraient là. Il allait mourir. Il le savait.

Il plongea la main dans sa poche. Elles étaient là. Les pastilles, dans leur boîte.

Il se sentit défaillir, des bouffées de chaud et de froid envahissaient son corps. Il rentra dans une sorte d'étable. Dans un coin étaient entreposées des bottes de foin. Il parvint se glissa entre deux d'entre elles.

Mais que diable s'était-il fourré dans cette situation ! Une angoisse indéfinissable tétanisait le moindre de ses muscles. Il se mit à pleurer. L'herbe le faisait suffoquer. Il sentait son énergie s'écouler par sa plaie.

Il toucha encore une fois les pastilles dans sa poche. Il lui suffisait d'en prendre une.

Il tenta de se contrôler. Dehors, les gardes s'agitaient. Ils le cherchaient. Des chiens aboyaient. Il faisait nuit et les torches projetaient des ombres mouvantes. Il se recroquevilla, dans le noir.

Voilà donc ce qu'était « l'immersion virtuelle ». Payer pour se faire tuer. Quelle innovation ! Tuer par les projections virtuelles des pulsions malsaines de quelque petit génie de l'informatique. Quelle gloire ! Une « technologie d'avenir », et il s'était proposé comme cobaye.

« Vous aurez l'impression d'être un héros, avec les filles à vos pieds, des pouvoirs de magicien, une force d'Hercule ! On peut vous faire vivre à Rome au temps de César, discuter avec Robespierre avant son exécution ou, plus prosaïquement, apprendre à Cendrillon à transformer des **citrouilles** ! Choisissez l'expérience de votre vie ! » Pourquoi pas choisir le moyen-âge. Une période de l'histoire épanouissante, riche en aventures diverses.

Grands Dieux, les jeux vidéos feraient mieux de s'en tenir aux consoles de salon avec des plombiers qui sautent et des hérissons qui courent.

Il n'y avait pas à dire, l'illusion était parfaite. Tout ce qu'il voyait semblait si réel. Et pourtant, il savait qu'il lui suffisait d'ingurgiter ces espèces de pastille pour sortir de là. Cet univers s'effondrerait comme un château de cartes, et il se réveillerait à San Francisco avec une bonne gueule de bois et des souvenirs intarissables.

Il prit deux comprimés. Une tension froide irradiait son estomac. Une sensation glaciale. Il eut l'impression de se soulever. Sa vision se brouilla. Et puis, rien. Le foin lui rentrait toujours dans la peau, et son ventre semblait s'ouvrir davantage. Absolument rien.

Il ferma les yeux. Peut-être n'était-il pas assez concentré. Il enfourna deux autres comprimés. Il tremblait, la boîte lui glissa des mains et roula au loin. Un grand creux se forma en lui, mais impossible de s'y laisser tomber. Une douleur sourde et muette se forma au niveau de ses orteils, puis remonta lentement vers ses cuisses, son bas-ventre. Et s'estompa.

Quelque chose ne se passait absolument pas comme prévu. Le sang continuait de couler sur ses jambes. Le sang n'aurait pas dû couler : c'était interdit par la loi. Pas de sang dans les jeux vidéos, mauvaise influence pour la jeunesse. Les blessures restaient éternellement rougeoyantes et sèches. Mais, il le sentait, ce *sang* n'était pas virtuel. Ce sang était organique. Cette affirmation n'avait aucun sens, puisque tout n'était qu'impression virtuelle, et pourtant, il en était convaincu : ce sang était réel. Aucun programme informatique ne pouvait rendre cette chaleur douce, cette odeur ferreuse.

Il repensa soudain au visage boutonéux de l'informaticien qui lui avait préparé l'immersion. Il le voyait évoluer au milieu des fils électriques et des câbles comme une araignée sur sa toile. Il faisait sauter un **tournevis** dans sa main gauche. Et sifflait la Traviata en tapotant sur son clavier avec l'autre main. Un gamin pré-pubère à qui il avait filé 30 dollars pour avoir l'exclusivité de la descente en Enfer. Et s'il y avait un bug, qui le bloquait dans ce monde virtuel, sans possibilité d'en sortir ? Une prison mentale sans issue.

Il s'entendit murmurer.

« Game over ! Game over ! J'abandonne ! Arrêtez ce jeu ! Arrêtez... »

Ce sang, ce liquide rougeâtre, qui se mêlait maintenant aux fines poussières du foin, il était bien réel, aussi réel que la douleur qui remontait vers ses côtes. Une pensée folle le saisit. Il sentit sa gorge se nouer. Et s'il avait vraiment atterri au Moyen-âge, par une erreur quantique, par une absurdité informatique, par n'importe quoi, un voyage dans le temps. Rien de rationnel ou de physique ne pouvait expliquer ça. Il essaya en vain de chasser cette idée de sa pensée. Les larmes rentraient entre ses lèvres.

Avait-il bien *joué* à ce jeu d'immersion ? Ou bien n'était-ce qu'un rêve ? Le gamin boutonneux, San Francisco, tout ça, était-ce bien réel ? Il voulut saisir la boîte de pastilles. Elle n'était plus dans sa poche. Il ne la voyait plus. Il faisait sombre. Avait-elle existé ? Les chiens aboyaient plus forts. Les gardes s'agitaient. Ils étaient proches. C'était impossible, il ne pouvait pas avoir rêvé d'une autre vie, une vie dans l'avenir s'il était né au Moyen-âge ; ni plus qu'il ne pouvait avoir oublié sa vraie vie au Moyen-âge.

Il se mit à paniquer. La tête lui tournait. Ses membres étaient froids comme la pierre. Il ne pouvait plus bouger le pied gauche. Le sang glissait dans sa nuque. Que faire ? Sa lèvre tremblait. Il murmurait toujours : « Game over...game over »

Le garde qu'il avait assommé ouvrit brutalement la porte de l'étable et jeta sur lui la lumière de sa torche.

« Sortez-moi d'ici...je veux quitter ce monde-ci... »

Le garde toucha son nez, recouvert d'une épaisse croûte, et ricana.

« Pour sûr que tu ne resteras pas bien longtemps dans ce monde-ci ! L'au-delà te tend les bras ! »

« Je vous en prie, mettez fin à ce jeu ridicule. »

« Ne t'inquiète pas, je vais mettre fin à ce petit jeu. Tu ne sentiras rien. »

La **pertuisane** s'abattit.

Il y eut comme un éclair.

CONTRIBUTION N°15

Vatican III

Sylvain Cros

Je me demande bien pourquoi Isabelle et Jacques ont choisi de se marier religieusement. Mais comme la messe va commencer, ce n'est plus le moment de poser la question aux mariés. Je suis assis derrière le cousin Hubert et j'aimerais bien connaître la marque de ses chaussures. J'aurai le temps de les observer. Les mariés font leur entrée. Comme convenu, Jacques est avec sa Maman dont la corpulence et la couleur orange de sa robe m'évoque l'image d'une **citrouille** très distinguée. Isabelle est dans sa robe de mariée au bras de son Papa dont le costume fait plutôt penser à un élégant pingouin. C'est mignon.

Le père Girolles introduit le discours par le fait que nous sommes tous rassemblés dans une maison détenue par Dieu et que les deux personnes assises devant tout le monde se prénomment Isabelle et Jacques et qu'elles ont pour projet immédiat de « s'unir devant Dieu ». Girolles nous précise que le mariage est mentionné dans l'évangile. S'ensuit un cantique m'informant que je peux naître de nouveau, je peux tout recommencer, balayer ma vie passée, et repartir à zéro avec Jésus pour berger. Admettons. Pendant que j'arrive enfin à déchiffrer les inscriptions gravées dans le plastique de la semelle de la **savate** gauche du cousin Hubert, celui-ci se lève brutalement et marche vers l'autel. Je n'étais pas au courant mais c'était prévu. Hubert récite un extrait d'une lettre de Saint-Paul aux Corinthiens. Petite leçon de morale très surprenante de la part de ce cher Hubert. Je doute que l'apôtre Paul et le cousin Hubert s'entendent vraiment bien. Mais je ne juge point.

Après un psaume approximativement chanté par l'assemblée, le prêtre s'engage dans un monologue sur les devoirs entre époux. Je me pose la question de savoir si Dieu est réellement intéressé par la

vie privée de tous les couples se mariant à l'église. Je m'interroge aussi sur le côté révolutionnaire du christianisme lors de son apparition. A côté de l'édifice spirituel qu'est le christianisme, et si l'église romaine n'était finalement devenue qu'une **gargouille** ?

« Comment ça une gargouille ? ». Je lève les yeux étonnés. Le père Girolles qui me regarde et dit : « Oui, vous, Monsieur ! Vous venez de comparer l'église à une gargouille ! ». Aurais-je prononcé cette phrase tout haut ? Les convives se retournent vers moi en me fixant sévèrement. J'ai blasphémé au point d'interrompre la cérémonie. Horreur ! Je me lève et balbutie : « Excusez-moi, j'ai du penser tout haut, euh, vous pouvez continuer... ». Le prêtre quitte son autel et marche vers moi. Arrivé à ma rangée, le père Girolles tend son bras : « Viens avec moi mon fils. Vous avez des choses à dire. Je lui réponds : « Mon père, nous sommes au milieu d'une cérémonie et ...

– Suis-moi, nous n'en avons pas pour longtemps.

M'étonnant d'être aussi docile, je le suis.

– Et où souhaitez vous m'emmener ?

– Devant l'évêque.

– L'évêque ?

Mais que fait-il ? Et les autres convives ne disent rien ? A vrai dire je m'en fiche. Je suis tout excité d'aller parler à un évêque. Mais au fait où est l'évêque ? En marchant vers l'autel accompagné du prêtre, je lui dis : »Mon père, avons-nous vraiment le temps d'aller voir votre supérieur à l'évêché et de revenir ?

– La foi mon fils. La foi est un outil très puissant. Beaucoup trop de fidèles la compare à un simple **tournevis**.

– Mon père, avez-vous perdu la tête ?

– Dieu seul le sait, mon fils.

En disant cela, il frappe à la porte de sacristie située au fond à droite de l'église. Une voix lointaine répond « Entrez ! ». Le père ouvre la porte, entre en me tenant par la main. Cette sacristie est une salle spacieuse remplie de belles boiseries. Je ne m'étonne pas de trouver un évêque en soutane rouge assis à une grande table de chêne.

Le père Girolles me présente : « Michel assistait à mon office, au lieu de suivre mon prêche, il médite sur la place de l'église dans l'édifice spirituel du christianisme. » Tiens, il ne parle pas de la gargouille.

Ouf, j'ai peu peur. Peur de quoi? Je peux lui dire à l'évêque, tiens !
Devant lui !

- L'église romaine est...
- la gargouille de l'édifice spirituelle du christianisme, coupe l'évêque.
- Mais vous savez déjà ?
- Mais tout le monde sait que vous **vilipender** l'église pendant la messe, dit-il avec une grande lassitude.

Son téléphone sonne, l'évêque décroche et se met à parler dans une langue incompréhensible qui n'est pas du latin mais, sans pouvoir me l'expliquer, j'aurais aimé que ce soit du latin. Après avoir raccroché, il me fixe du regard : « Michel, me dit-il. Il t'attends, je t'emmène.

- Tiens donc, qui m'attends ? Dieu ?
- Non, Dieu est débordé. Il est occupé à surveiller la vie privée des nombreux couples mariés à l'église.
- Monseigneur, lui dis-je. Je dois retourner au mariage. On ne fait pas attendre les gens comme ça.

Il ne m'écoute pas et je le suis car je n'ai plus de volonté propre. Il m'emmène vers une porte au fond de son bureau. Nous nous retrouvons dans un parc au milieu duquel un hélicoptère est posé. L'évêque ouvre l'engin monte et s'installe dedans. Je monte à ses côtés. Je ris quand je vois sa tête ornée de sa calotte rouge ainsi que d'un gros casque sur ses oreilles. Il hausse les épaules et fait décoller cet engin.

Après quelques secondes de vol, je distingue un dôme au loin. Ce n'est pas possible : la basilique Saint-Pierre ! Comment est-on allé à Rome aussi vite ? Et depuis quand les évêques pilotent des hélicoptères Ce n'est pas de l'ordre de l'impossible, mais je ne suis pas sûr que ce soit courant. Nous atterrissons avec facilité sur la terrasse de la basilique. Deux gardes Suisses postés avec leurs **pertuisanes** entourent un petit homme tout de blanc vêtu. L'évêque baise la main du petit homme et lui dit : « Saint père, je te présente Michel, il a message pour toi.

- Non, dis-je aux deux hommes en soutane (l'une rouge, l'autre blanche), le pape d'aujourd'hui est un octogénaire allemand, pas ce petit trentenaire qui semble être un acteur français.

- Mon fils, dit l'évêque, montrez plus de respect à notre pape Jean-Claude II.
- Mais, ce n'est pas le pape, m'exclame-je, c'est Michel Blanc dans les années quatre-vingt ! »

Michel Blanc jeune en soutane blanche éclate de rire : « Tu es sympathique. Que veux tu dire alors à propos de l'église? Dépêche-toi. j'ai encore quelques **courtisanes** à confesser.”

Je me remet de ce qu'il vient de dire puis je me lance :”Saint-Père Jean-Claude Duss, l'église n'est plus en phase avec le message révolutionnaire de Jésus. Les humains ont besoin de s'unir au niveau mondial autour d'une cause commune. La religion peut évoluer pour rassembler et non plus diviser.”

Jean-Claude Duss sourit. Il retire sa soutane blanche et me dit : “Enfile ça !” Je m'exécute et enfile sa soutane bien trop petite. Il me tient par le bras et me force à le suivre. Nous traversons plusieurs salons. Enfin il ouvre une fenêtre et nous avançons sur un balcon. La cour du Vatican est remplie par une foule regardant Jean-Claude II en sous-vêtement et moi habillé d'une soutane m'arrivant aux genoux. Jean-Claude se met à crier en levant ma main : ”Habemus Papam !”

Je suis le pape ! Je suis le pape! Que je suis content ! Je lève mes mains vers le ciel en regardant la foule. Elle m'attire, je saute du balcon! Je ne me ferais pas mal ! J'ai la foi ! Je suis croyant ! Je me suis fait un petit peu mal en tombant de ma chaise. Cela a fait un peu de bruit durant le prêche de père Girolles. Mais au moins, la tête par terre, j'ai pu voir que cousin Hubert portait des Clark's.

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	13
CONTRIBUTION N°2	16
CONTRIBUTION N°3	18
CONTRIBUTION N°4	22
CONTRIBUTION N°5	26
CONTRIBUTION N°6	30
CONTRIBUTION N°7	34
CONTRIBUTION N°8	38
CONTRIBUTION N°9	42
CONTRIBUTION N°10	48
CONTRIBUTION N°11	52
CONTRIBUTION N°12	56
CONTRIBUTION N°13	60
CONTRIBUTION N°14	64
CONTRIBUTION N°15	68

Le concours d'écriture XM-Auteurs permet aux membres de l'association se confronter leurs talents littéraires.

Le sujet proposé est : « **Un rêve** ».

Attention : les textes doivent obligatoirement contenir, au moins une fois, les **7 mots** suivants (toutes les déclinaisons et conjugaisons sont admises) : Citrouille, Courtisane, Gargouille, Pertuisane, Savate, Tournevis, Vilipender

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours. Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

